

Normand de Bellefeuille,
musicien de la langue

Page F 3



Le livre noir
de Paul Martin

Page F 6

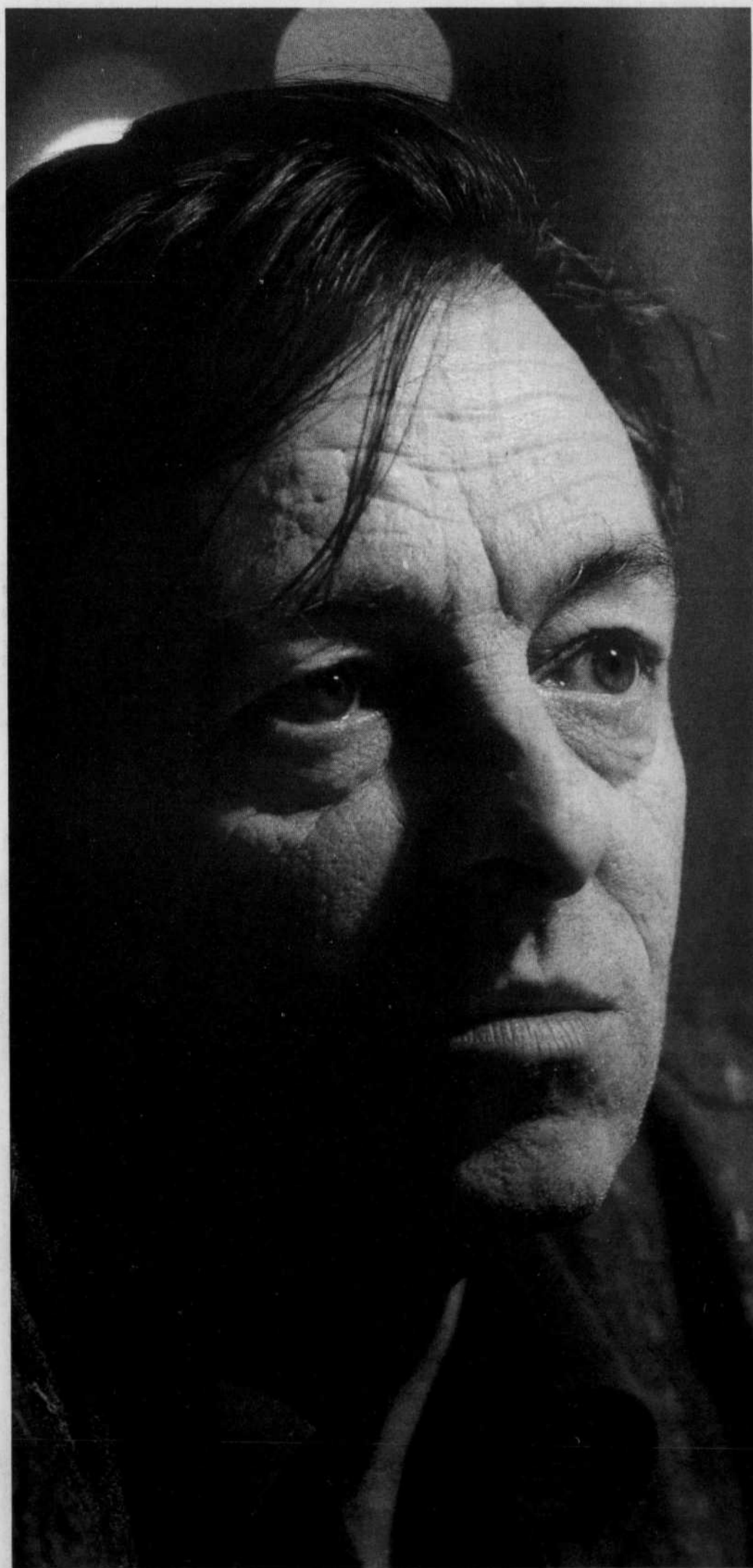
◆ LE DEVOIR ◆

C A H I E R
F

LIVRES

Brûler pour écrire

Robert Lalonde



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Devant un bulletin de nouvelles télévisé qui fait défiler le drame qui se joue en Haïti, l'artiste Robert Lalonde s'effondre. Au mieux, il gesticule, vocifère, s'empêche contre ce petit écran qui engloutit l'essentiel, régurgitant l'artifice. Au pire, il s'écroule, anéanti par cette tragédie qui se joue sous ses yeux, mais surtout par la manière dont on la raconte.

«Assis devant la télé, je tombe dans un état cata-tonique», explique l'auteur-comédien, qui n'accepte pas cette manie réductrice de présenter les choses. «Je suis là, et je ne comprends pas de quoi il s'agit. Ça va trop vite. Je n'ai pas accès à ce qui se cache derrière. Et c'est réducteur! La gifle que tu reçois! Assis là, sans comprendre, parce qu'il te manque tout pour saisir l'essentiel.»

Rebuté par ces épisodes d'informations prêtes à digérer, Robert Lalonde se rue souvent sur une feuille et un crayon, notant ce qu'il n'a pas saisi pour tenter d'en trouver le sens à travers ses propres mots et réflexions. Citoyen Lalonde, lecteur Lalonde, ogre dévoreur de livres noircis des mots des autres, auteur Lalonde: acteurs indissociables du théâtre de la vie, tous guidés par un désir insatiable d'incarner les choses pour être certain de les avoir goûtées vraiment, un art qu'il pratique intensément dans son dernier bouquin, *Iotékha*.

L'auteur a livré beaucoup de lui à travers ses livres précédents. On sait désormais les auteurs qu'il affectionne, ceux qui le hantent, et peut-être aussi ceux qu'ils jalourent en secret pour une prose qu'il aurait souhaité lui-même porter. On connaît son indéfectible passion pour la nature et son refuge montréalais, à Sainte-Cécile-Milton. On sait le parcours imbriqué de l'acteur et de l'écrivain, entités mariées l'une à l'autre.

On l'imagine hyperactif de l'écriture, toujours une phrase à noter frénétiquement sur un bout de papier. Ses écrits le suivent — un journal recueille ses états d'âme depuis trente ans, et de petits calepins noirs servent à éponger les inspirations du jour — et il affirme sans ambages retrouver des pages partout sur son passage.

«Il y en a partout, partout, partout», confie-t-il, un brin amusé. «J'ai heureusement échappé comme auteur à une forme de narcissisme qui fait que ce que j'écris doit être "ça" tout de suite. Je suis très patient avec mes textes, j'adore partir le feu avec des pages pas trop bonnes, qu'il n'y a que moi qui ai lues, c'est un plaisir particulier. S'il y a une torture à travers le fait de ne pas tout garder, elle est infiniment supportable. Si pour faire un bon barreau de galerie le menuisier en manque quarante au pied de la scie, pourquoi devrions-nous avoir "la" phrase qui fonctionne tout de suite?»

Cette douce errance fait d'ailleurs partie du travail exploratoire que Robert Lalonde ne peut concevoir autrement. «C'est une chance d'avoir incorporé de façon sentie dans mon travail cette exploration, que d'autres pourraient appeler retailles ou gaspillage. Mes armoires sont garnies d'affaires qui ne servent à rien. Cette obsession du résultat que plusieurs apprentis écrivains souhaitent, je n'en ai pas besoin.»

Quelques heures après avoir reçu son dernier, *Iotékha*, tout frais sorti des presses, l'auteur s'est replongé dans ce carnet, qui flirte avec les angoisses inchangées mais peut-être plus supportables d'un homme bien assis dans la cinquantaine et obsédé par sa passion d'une chose qu'il rêverait de détester, la cigarette.

«Qu'est-ce que les gens vont y comprendre?», s'est-il dit, frappé d'abord par le côté épars du texte, qui alterne réflexions personnelles sur tout et rien et plongées intérieures, jongle amoureusement avec nature et littérature, et tourne drôlement autour de cette envie d'écraser à tout jamais la «touche» devenue indispensable.

«L'idée était de ramasser toutes ces pages éparses

— d'ailleurs le livre est resté épars, il est fait comme ça — et de s'interroger sur ce que c'est que d'avoir encore, même en ayant eu l'impression qu'on pouvait s'en débarrasser après toutes ces années, le même poids atavique, les mêmes difficultés avec les mêmes limites, les mêmes frousses, des angoisses toutes masculines...», explique l'auteur.

Pour puiser la richesse des propos, l'auteur funambule évolue sur un mince fil, toujours au bout de ses limites, en quête d'un vertige nécessaire pour incarner ce qu'il écrit. Ce vertige indispensable pour alimenter la création de l'écrivain, il doit le percevoir lorsqu'il entre lui-même dans le livre d'autrui, «sinon le livre me tombe des mains».

«Quand j'écris, c'est la possibilité d'un voyage personnel à travers mon texte que j'offre aux gens. D'ailleurs, quand ils me parlent de mon livre, les lecteurs me parlent beaucoup d'eux-mêmes et rarement du livre, c'est fascinant et étrange à la fois. Avec mes mots, ils disent que je leur donne la possibilité d'avoir moins peur de plonger dans certains aspects d'eux-mêmes, et c'est exactement ce que je demande moi-même aux livres.»

«Quand j'écris, c'est la possibilité d'un voyage personnel à travers mon texte que j'offre aux gens»

Les apprentis écrivains qui se présentent devant Robert Lalonde, lequel guide des étudiants dans la création littéraire, solides comme le roc et énonçant leur ferme intention de «devenir écrivain», renversent le prof-auteur, qui est plus ému par la fragilité de certains autres, doués sans même le savoir. «Ils écrivent ce qu'ils veulent écrire sans l'incarner. Mais la machine de création exige que l'on aille au bout de ce qui nous fait peur, sans le contourner, il faut se mettre en péril soi-même. Les jeunes veulent être écrivains sans intérêt pour les mots ni pour l'exploration qui vient avec. Je leur dis: "Allez voir Star Académie, ça ira plus vite!"»

Brûler pour écrire, aller fouiner ses abîmes, et c'est peut-être pour cela que l'auteur originaire d'Oka a choisi un mot mohawk (*iotékha*), qui signifie «il brûle», pour chapeauter ses carnets. Il faudra lire et relire les pages 76 à 81 du carnet de route pour tout

savoir de Robert Lalonde. «Comment croire en mes propres secrets?», écrit-il, avant de se lancer dans une délicate et longue énumération de ce qui le compose, une épithète qu'il verrait bien colorer «le gel gris de [sa] pierre tombale».

«Je suis la lumière blonde du lac de huit heures du soir en août, la peur du bonhomme Sept-Heures, l'odeur du lac, les œillades mélancoliques de ma mère, assise toute seule dans la demi-clarté du salon. Je suis les trilles de la grive au fond du jardin, la colère volcanique de mon père, son regard inquiet, ses soupirs vengeux. Je suis le cri d'alerte du geai, le pourpre de l'orage qui s'avance au-dessus des pins, la main de Gérard qui se pose mystérieusement sur ma cuisse, l'écureuil éventré sur la marche de la galerie...»

Succession de définitions personnelles qui colorent le monde que porte en lui Robert Lalonde, tel qu'il y fait allusion dans ses carnets en rappelant les réflexions de Pfrandello, auteur de *Six personnages en quête d'auteur*, que Lalonde-comédien a joué. «Tout le mal est là, dans les mots. Chacun de nous porte en lui un monde, un nombre infini de choses. Comment pouvons-nous nous comprendre, Monsieur, si je donne à chaque mot le sens et la valeur des choses telles qu'elles sont en moi, alors que vous qui m'écoutez recevez chacun de mes mots avec le sens et la valeur du monde tel qu'il est en vous? Tout le mal est là, Monsieur, et personne n'y échappe.»

C'est ce malentendu qui choque Lalonde lorsqu'il reçoit le bric-à-brac du bulletin télévisé et n'y comprend mot. Mais c'est à lui aussi que s'abreuve les lecteurs qui relatent à l'écrivain tout le bien que leur a procuré ses mots à lui, les invitant à dépolvériser leurs vieux démons.

IOTÉKHA
Robert Lalonde
Boréal
Montréal, 2004, 165 pages

LIVRES

Les incontournables

Poésie, poésie

LE DEVOIR

Une «bonne douzaine», c'est douze plus un. La «bonne douzaine» de la League of Canadian Poets, publiée cette semaine, comporte donc treize recueils de poésie canadienne-française et québécoise jugés «incontournables», suggérés aux librairies désireuses de mettre en évidence les auteurs de ce pays. La démarche publicitaire s'inscrit dans le cadre du Mois national de la poésie, en avril.

Voici la liste, par ordre alphabétique, des recueils de poésie de langue française choisis par The League:

- Claude Beausoleil, *Grand hôtel des étrangers*, Écrits des Forges, 1996;
- Jacques Braut, *Poèmes*, collection «Ovale», Éditions du Noroît, 2002;
- Nicole Brossard, *Installations*, Écrits des Forges, 1989;
- Herménégilde Chiasson, *Répertoire*, Écrits des Forges, 2003;
- Hélène Dorion, *Un visage appuyé contre le monde*, collection «Ovale», Éditions du Noroît, 2001;
- Roland Giguère, *L'Âge de la parole*, «Typo», l'Hexagone, 1991;
- Anne Hébert, *Œuvre poétique 1950-1990*, Borel compact, 1993;
- Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, «Typo», l'Hexagone, 1993;
- Paul-Marie Lapointe, *Arbre*, «Typo», l'Hexagone, 1993;
- Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, «Typo», l'Hexagone, 1993;
- Emile Nelligan, *Le Récital des anges*, Écrits des Forges, 1993;

■ Pierre Nepveu, *Lettres aériennes*, Éditions du Noroît, 2002;

■ Hector de Saint-Denys Garneau, *Poèmes choisis*, Éditions du Noroît, 1993.

Cette liste a été dressée à la suite de consultations auprès de «des organismes et [d']individus qui s'intéressent particulièrement à la poésie au Canada français et au Québec». Le public est invité à faire des commentaires sur la liste et à parler de ses livres préférés au moyen du babillard du site Web de The League (www.poets.ca). The League of Canadian Poets, fondée en 1966, est un organisme de développement des arts national à but non lucratif et compte parmi ses membres plus de 600 poètes canadiens professionnels.

ÉCHOS

Pierre Nepveu rencontre

(Le Devoir) — Professeur de littérature à l'Université de Montréal, le poète Pierre Nepveu rencontre ses lecteurs à la librairie Gallimard (3700, boul. Saint-Laurent à Montréal), le 21 mars à 15h. *Lignes aériennes*, son plus récent recueil publié à l'enseigne du Noroît, a remporté le prix du Gouverneur général et celui du Festival international de poésie. La rencontre est animée par Marie-Andrée Lamontagne, ancienne directrice des pages culturelles du *Devoir*.

Écriture en Haïti

(Le Devoir) — Alors que tout s'effondre en Haïti, les écrivains voient eux aussi leur liberté menacée. Le Centre québécois du PEN International invite la communauté littéraire à réfléchir sur les enjeux que pose la situation en Haïti à l'occasion d'un repas au restaurant Aux Caprices de tous, 5810 du boulevard Gouin Ouest à Montréal, le mercredi 24 mars à 18h. La présentation du dossier sera faite par l'écrivain et géographe Georges Anglade, dont un des livres, *Leurs jupons dépassent*, vient d'être republié en format poche chez Lanctôt éditeur.

Au Zinc

(Le Devoir) — «Revue de la relève», *Zinc* propose, dans son numéro de printemps, des textes signés entre autres par Suzanne Myre, Chantal Gevrey et Karoline Georges. On peut aussi lire la prose de Christian Mistral, qui signe un texte de fiction, en ouverture de la revue: «Je suis aujourd'hui quelqu'un dont

je me plais à croire qu'il me convient. Ça me convient d'être écrivain.» Une revue à suivre.

Le défi de Richler

(Le Devoir) — L'Institut d'études canadiennes de McGill organise un colloque sur l'œuvre de Mordecai Richler, un des plus grands écrivains enfantés par Montréal, un des plus controversés aussi, puisque son esprit mordant lui a valu de nombreux reproches. Le colloque, intitulé «Le défi de Richler», se déroule les jeudi 18 et vendredi 19 mars prochains. On y retrouvera plusieurs universitaires, dont Gilles Marcotte, professeur émérite du département d'études françaises de l'Université de Montréal, mêlés à des journalistes, notamment Gérard Leblanc, auteur d'une réponse au célèbre et très controversé article que Richler a écrit sur le Québec en 1991. Terry Mosher, alias le caricaturiste Aislin, sera aussi de la partie. La rencontre permettra par exemple de s'interroger sur l'importance de Richler, sur sa canadienité et sur son héritage juif montréalais. On se renseigne au misc-iccm.mcgill.ca.

la poésie par l'UNESCO. Lors de cette journée, des signets représentant des poèmes-affiches créés par des enfants de 3^e cycle primaire seront distribués dans sept bibliothèques de Montréal. Intitulée *Poète dans la classe et à la bibliothèque*, cette activité inédite a été mise sur pied par la Maison de la poésie de Montréal. Cherchant à valoriser cette forme d'expression auprès des jeunes, l'organisme a invité 300 élèves de 5^e et 6^e années de 10 écoles de Montréal à créer des «poèmes-affiches» avec l'aide de leur enseignant et de poètes reconnus, soit Jacques Boulerice, Marc André Brouillette, Gilles Cyr, Ian Ferrier, Tania Langlais et Rachel Leclerc. Ces œuvres ont ensuite été imprimées sur des signets qui seront distribués dans sept bibliothèques de Montréal pendant la Journée mondiale de la poésie, le 21 mars prochain. En plus de permettre la diffusion des œuvres créées par les poètes en herbe, cette activité vise à stimuler la fréquentation des bibliothèques de quartier et à encourager la lecture, puisque les signets seront remis aux personnes qui emprunteront des livres.

Simenon photographe

Pourquoi un écrivain tel Simenon se passionnait-il pour la photo? Homme d'images dans son écriture, Georges Simenon fut aussi un très sérieux amateur de photographie. Ses clichés, notamment de Roumanie, de France, de Turquie, du Soudan et de Pologne, sont rassemblés dans *L'Œil de Simenon* (Omnibus).

Populisme chez Universalis

(Le Devoir) — La société Encyclopædia Universalis change de nom et devient, simplement, Universalis. Plutôt que de se lancer dans le tout-Internet, comme l'avait fait sans succès son actionnaire Encyclopædia Britannica, l'entreprise entend se transformer en véritable maison d'édition. Elle lance tout d'abord une collection, «Le Tour du sujet», sur des questions touchant à l'actualité. Parmi les premiers titres, *Le Retour du populisme*, dirigé par Pierre-André Taguieff. Diffusé par Flammarion, les livres issus du savoir d'Universalis seront disponibles au Québec à compter du mois avril.

Journée mondiale de la poésie à Montréal

(Le Devoir) — Le 21 mars a été proclamé Journée mondiale de

Des livres pour les Franco-Américains

LE DEVOIR

Il n'y a pas que les bibliothèques scolaires du Québec qui manquent de livres. Le Conseil de la vie française en Amérique lance une campagne pour procurer des livres aux Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre.

Cette campagne, baptisée «Un livre ouvert sur l'Amérique», entend favoriser les liens entre ces francophones qui partagent souvent un même héritage familial.

Les livres amassés seront envoyés principalement dans des communautés françaises du

Connecticut, du Maine, du New Hampshire et du Vermont.

Pour amorcer cette campagne, le Conseil de la vie française vise d'abord les Cantons-de-l'Est, région limitrophe. Les personnes qui désirent participer à cette collecte peuvent déposer leurs livres au bureau de comté aux endroits suivants:

Adresses

Bureau de comté
Député de Saint-François
220, 12^e Avenue Nord
Sherbrooke

Bureau de comté
Député de Brome-Missisquoi
104, rue Sud, bureau 100B
Cowansville

Société Saint-Jean-Baptiste
525, boulevard Queen Nord
Sherbrooke

Fédération étudiante de l'Université de Sherbrooke
2500, boulevard Université
Sherbrooke

Commission scolaire de la région de Sherbrooke: écoles primaires, secondaires et collégiales de la région.

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaborée par Michèle Corbeil et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire
un espace pour les mots

Lé mercredi 24 mars à 19h30
Dans la voix de quelqu'un

Une performance intégrant poésie, chant et musique avec Geneviève Letarte accompagnée des musiciens Claude Fradet et Normand Guilbeault.

Jean Dalmain
Lou Babin
Stanley Péan
Françoise Faucher
Marcel Pomeroy
Robert Lafonde
Geneviève Letarte

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

Place des Arts
Québec, QC

Librairie Renaud-Bray
VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes
3 au 9 mars 2004

1	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	47
2	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥	Y. MARTEL	XYZ éd.	30
3	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 4 - La princesse rebelle	A. ROBILLARD	de Mortagne	3
4	Essai	TOUTS AUX ABRIS ! ♥	M. MOORE	Boreal	2
5	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT ♥	A. MAKINE	Seuil	6
6	Psychologie	QUESTIONS DE PARENTS RESPONSABLES	F. DUMESNIL	L'Homme	4
7	Biographie	UN AUTOMNE AU LOFT	J. LEMAY	les Intouchables	1
8	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	6
9	Psychologie	VIVRE	M. CSIKSZENTMIHALYI	Robert Laffont	4
10	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix ♥ (34 ^e)	J. K. ROWLING	Gallimard	15
11	Biographie	MÉMOIRES ♥	J. PAHLAVI	XD éd.	4
12	Roman Qc	LA SORCHA DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éditeur	2
13	Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS	C. CHOUINARD	La Presse	9
14	Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1 - Le feu dans le ciel	A. ROBILLARD	De Mortagne	73
15	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	178
16	Biographie	NE DITES PAS À DIEU CE QU'IL DOIT FAIRE ♥	F. DE CLOSETS	Seuil	2
17	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	170
18	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	5
19	Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE	D. GABALDON	Libre Expression	7
20	Biographie Qc	LA VRAIE HISTOIRE D'ÉMILIE BORDELEAU	N. JEAN	de Mortagne	5
21	Santé	GUIDE FAMILIAL DES SYMPTÔMES, nouvelle édition	A. & A. DANDAVINO	Rogers media	6
22	Roman	ÉCOUTE-MOI ♥	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	4
23	B.D.	CALVIN ET HOBES, t. 23 - Y a des jours comme ça !	B. WATTERSON	Hors Collection	6

Assistez à une table ronde animée par Jean Fugère... avec Diane Cailhier, scénariste Jean-Pierre Desaulniers et Clémence Desrochers

Le Survenant :
qu'est-ce qu'il incarne ?
qu'est-ce qui nous séduit encore ?

le dimanche 21 mars à 15 h 30

Succursale Champlain
4380, rue St-Denis ☎ (514) 844-2587

Stationnement à l'arrière
Métro Mont-Royal

24	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	18
25	Nutrition Qc	NOURRIR SON CERVEAU	L. THIBAUT	L'Homme	23
26	Roman	IMPÉRATRICE ♥	S. SHAN	Albin Michel	24
27	Dictionnaire Qc	DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ	MELANÇON/POPOVIC	Fides	6
28	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression	20
29	Roman	GLOBALIA ♥	J.-C. RUFIN	Gallimard	7
30	Roman	VEUX SECRETS	D. STEEL	Presses de la Cité	6
31	Psychologie	LA PEUR D'AVOIR PEUR	LETARTE/MARCHAND	Stanké	3
32	Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER ♥	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	18
33	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	102
34	Arts	DANS LES COULISSES DU CIRQUE DU SOLEIL ♥	J. BEAUNOYER	Québec Amérique	5
35	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme	26
36	B.D.	GARFIELD, t. 37 - C'est la fête!	J. DAVIS	Dargaud	13
37	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	70
38	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO / GOSCHNY	Albert René	28
39	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE ♥	A. SEBOLD	Nil	28
40	Culture humaine	BIENHEUREUSE INFIDÉLITÉ ♥	P. SALOMON	Albin Michel	31
41	Psychologie	LA SYNERGIE, nouvelle édition ♥	P. TURCHET	L'Homme	198
42	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 2 - Les dragons de l'Empereur Noir	A. ROBILLARD	de Mortagne	43
43	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	164
44	Culture humaine	CÉLIBATAIRE AUJOURD'HUI	O. LAMOURÈRE	L'Homme	9
45	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1 ♥	A. BRASHARES	Gallimard	89

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

L'histoire amérindienne au Septentrion

Jean-Jacques Simard
La Réduction
L'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui

Sorte d'adieu à l'« Autochtone inventé », ce livre crucial, assis sur une complexité durable, à la fois pratique et réfléchi, avec certains « Amérindiens d'aujourd'hui », nourrit d'illustrations concrètes une espérance réalisable : celle de sortir ensemble, Autochtones et Autres, du régime historique de « la Réduction ».

DÉBAT AUTOUR DU LIVRE
En présence de l'auteur Jean-Jacques Simard, professeur de sociologie à l'Université Laval

Avec la participation de Mesdames Carmen Lambert et Catherine Desbarats de l'Université McGill et de Monsieur Martin Papillon de l'Université de Toronto

Le jeudi 18 mars 2004 à 17 heures
au Salon des professeurs, 3460, rue McTavish, Montréal

RSVP et renseignements : Stéphan Gervais (514) 398-3960
Programme d'études sur le Québec, Université McGill

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

MON ENFANCE ET AUTRES TRAGÉDIES POLITIQUES

Journal intime et politique

HÉLÈNE PEDNEAULT

LANCTÔT ÉDITEUR

PUL-IQRC

La compétence civique

Comment les citoyens informés contribuent au bon fonctionnement de la démocratie

Henry Milner
La compétence civique

Collection *Prisme*
dirigée par Guy Laforest

2-7637-7938-7 • 398 pages • 35 \$

On ne peut que se féliciter de la publication en langue française de cet ouvrage d'Henry Milner sur les compétences civiques. C'est un livre appelé à marquer la sociologie politique comparatiste. En paraphrasant l'adage « ouvrir une école, c'est fermer une prison », on pourrait affirmer qu'ouvrir le citoyen à la compétence politique, c'est générer une société plus démocratique et plus égalitaire. C'est le message qu'Henry Milner délivre tout au long de son ouvrage avec de multiples arguments et une volonté inlassable de convaincre.

Pierre Bréchon, directeur de l'Institut d'études politiques de Grenoble (France)

Pour de plus amples renseignements
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Dissonances intérieures

« **N**âtre est une fin en soi. » Le premier roman de Katerine Caron raconte l'histoire d'une lente remontée vers la lumière. Claire, vingt-sept ans, mariée et mère d'un enfant de cinq ans, porte en elle « cette gravité d'un autre monde » dont parle le poète Saint-Denis Garneau. En défaire les mailles les unes après les autres, retrouver la promesse de bonheur envolée, renaître à la clarté, telle est sa quête. Dans ce roman d'amour, subtilement élégiaque, la romancière multiplie les clairs-obscur. La légèreté rieuse de l'enfance, l'émerveillement et les jeux laissent place au désarroi existentiel de la jeune femme.

Moi, je creuse ailleurs...

Claire vit dans une vieille maison couverte de lierre, « qui accueille toutes les lumières, celles du matin, du midi, du soir et même la lumière sous-marine des nuits de pleine lune ». La maison est entourée d'arbres fruitiers. A proximité coule une rivière près de laquelle elle se promène quotidiennement. Au rythme des saisons, sa vie se construit à partir de petits riens.

« Vous devez être heureuse », lui lance un jour son voisin. Lorsque Philippe s'absente pour son travail, Claire n'est jamais seule. Nicolas, « assoiffé de rires et de surprises », illumine ses journées. Entre les jeux, les promenades, les baignades, le jardinage, une prière, quand elle a « besoin d'air et de lumière, mes seules racines vivantes », les plats mitonnés, les lectures et les musiques, le temps passe. « Il faut maintenant mettre

l'été en pots. Cet espace de liberté et de douceur porté par des matins glorieux semble sans fin.

Elle suit le « mouvement du vent et de la lumière sur les feuilles ». Une fraîcheur poétique se répand dans le récit. Comme si la romancière tournait les mots plusieurs fois dans sa bouche et les goûtait de l'intérieur. « Une goutte de cire bleue tombe sur la nappe. » Sur une lampe de verre les tiges des fleurs bleues « fuient comme des algues ». Une chaise berçante vide devant la fenêtre « se remplit d'air et de lumière ».

L'enfant murmure une comptine, la vigne de raisins bleus grimpe sur le mur, le temps repasse. La vie de Claire, en apparence idyllique, cache des dissonances intérieures. Elle soupire: « J'ai envie de vivre plein de choses extraordinaires. » Cette impatience de vivre quelque chose de grandiose est entravée par un mal de vivre envahissant, croissant. Tout élan de

joie devient dérisoire. « Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste / Immanquablement je m'endors et j'y meurs. » Ces vers sur lesquels s'ouvre *Regards et jeux dans l'espace* traduisent son refus de l'engourdissement et de l'immobilité.

Après ses études, sans ambition professionnelle, Claire a abandonné l'idée de devenir conceptrice publicitaire. Elle a rencontré Philippe. « Alors que j'étais complètement épuisée, je me suis mariée. » Ce sont les premiers mots du roman. L'ironie chez Katerine Caron est une forme de compassion.

La naissance de l'enfant et l'amour de Philippe recouvrent une flétrissure intérieure. Un jour elle se reconnaît dans le visage d'une Bosniaque que son père a peint. Son regard exprime la tristesse, la rage et la soumission. Claire s'en éloigne. « Ne pas participer aux choses du monde, mais les contempler et les reconstruire au fur et à mesure qu'elles passent, cela je sais le faire. Mais plonger au cœur de la douleur et la soulager, je demande encore au reste du monde de le faire à ma place... Moi, je creuse ailleurs... »

Je marche à côté d'une joie...

L'intrusion d'intervalles du passé dans le cours du récit lève le voile sur l'espace de noirceur que la jeune femme arpente sans relâche depuis des années. « Ma mère est morte quand j'avais quinze ans et depuis, je ne suis bien qu'embrassée par un grand tout sinon je suis une pièce en trop. » Révoltée par la mort soudaine de sa mère, elle enfouit ses cris au plus profond d'elle-même, une hantise de la mort, et un ar-

dent besoin d'amour qu'elle idéalise au fil des ans. Le désir charnel, source de vie et de liberté, n'arrive pas à étancher cette soif d'amour absolu.

D'où revient-on quand on revient à la vie? Après un long combat livré à elle-même, Claire retourne pour la première fois sur la tombe de sa mère depuis sa disparition. « Je sais que ma mère est morte subitement afin de vivre en moi... Maintenant, je dois être heureuse. Naitre est une fin en soi ».

Katerine Caron impose une lenteur au lecteur. Une petite musique aussi. La voix de Claire nous devient presque familière. Jouant du réalisme comme du merveilleux, la romancière réussit à faire passer l'intensité dramatique avec un sens de la nuance surprenant. Excepté quelques longueurs et certains passages obscurs, ce premier roman, d'une écriture fluide, est une belle réussite.

« Parler de poésie, c'est parler de chemin », écrit Katerine Caron. *Vous devez être heureuse* donne le goût de relire Saint-Denis Garneau, le poète le plus méditatif des lettres québécoises. Un de ses vers célèbres, « Je marche à côté d'une joie... », résonne à travers le roman. Une manière pour la jeune romancière de lui rendre un vibrant hommage et de le ramener à notre mémoire.

VOUS DEVEZ ÊTRE HEUREUSE

Katerine Caron

Boréal

Montréal, 2004, 294 pages

POÉSIE

Les drôles de tours de la modernité

THIERRY
BISSONNETTE

Depuis *La Marche de l'aveugle sans son chien* (1999) et *Un visage pour commencer* (2001),

nous avons connu ce qu'il faudrait presque nommer le « second » Normand de Bellefeuille. Ce n'est pas que les variations rythmiques, formelles et sémantiques — sources du meilleur

comme du pire — aient été abandonnées par l'auteur, mais elles ont été complétées par une plus grande part de sentiment, de cœur. Exit donc le risque d'une mécanique stérile et les froides beautés cervicales, ce qui devait permettre — risque non moindre — un récitatif autour de l'amour et de la douleur. Passage qui rappelle le tournant pris par plusieurs autres hérités de l'avant-garde...

Non sans quelque ironie, le temps a considérablement rapproché l'écriture de Bellefeuille d'œuvres autrefois sévèrement critiquées. Celui qui, en 1975 (dans les pages de *La Presse*), jugeait expéditivement le *FM* de Michel Beaulieu comme un « mauvais recueil » pourrait aujourd'hui voir ses textes aisément comparés avec le bel équilibre de l'affect et de la forme qu'on retrouvait là. (N'a-t-on pas récemment vu un hommage à Beaulieu dans la collection de poésie qu'il dirige chez Québec Amérique?)

C'est d'ailleurs sous le mode de la repentance que débute *Elle était belle comme une idée* du même Normand de Bellefeuille, un livre paru l'automne dernier.

« J'aurais pu écrire récit ou texte, dit l'auteur à propos de ce long "poème", mais je n'en suis plus tout à fait à ce genre d'acrobaties théoriques, et trop de clins d'œil de ce genre m'ont rendu semi-voyant. » Être complètement voyant, désormais, ce serait peut-être rendre au cœur et à la spontanéité ce qui leur revient, rétrocession hâtée par la mort qui cogne à la porte avec ses imprévisibles préliminaires. Dédié à Mimi et à « l'ami mort qui chantait » (Sylvain Lelièvre), le recueil zigzague ainsi entre des lettres à une amie lointaine et des poèmes à la sensibilité circonspecte, où le sens s'abandonne à l'inconnu à travers une singulière appréhension de la musique.

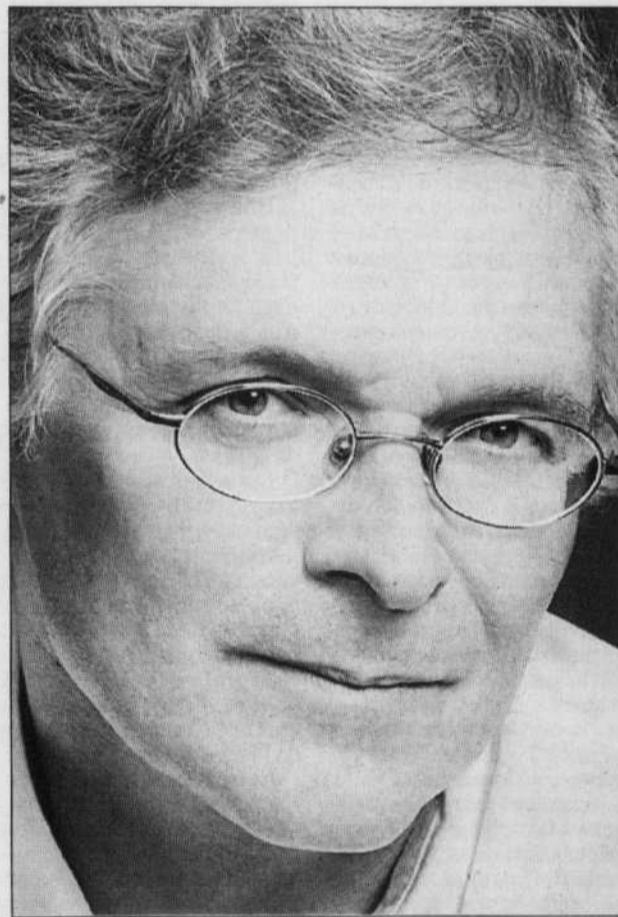
Car tout comme dans ses plus récentes œuvres, Normand de Bellefeuille se révèle plus que jamais musicien de la langue, disposant ses mesures et ses harmonies irrégulières avec un savant doigté, sans oublier d'y laisser pénétrer cette dose d'incalculable qui fait le sel du poème. Ce qu'évoque d'ailleurs le poète en parlant d'un éventuel « chant qui s'élève dans le désordre ». Et plus loin: « on ne les a pas prévenus / qu'il fallait que le cœur précède /

qu'il fallait au poème / des doigts chauds / et des visages aimés / machinés en archipels. »

Après deux parties symétriques, où le contrepoint des vers et des proses n'a rien d'artificiel, les segments de prose gagnent du terrain dans les deux derniers pans du recueil. À travers ces lettres, où émerge une réflexion sur la mort et l'amour, sur l'actualité et la littérature, *Elle était belle comme une idée* se lit comme un consentement à la disparition, probablement pour mieux empoigner le peu qui nous reste: « Mais alors / murmure surtout / cette prière hollandaise / que nous nous réitions chaque matin / semblables à des orphelins / abusés / les mains jointes / au sexe de l'autre. » Accrochant puis résistant au poème, l'auteur porte un regard quasi crépusculaire sur sa propre vie: « P-S. Ne prends plus acte du

cœur comme d'une distraction ou d'un programme douloureux. Le cœur est à la fois l'évangile et un récit moderne. »

Comme l'indique l'intitulé de la section finale, « la modernité nous joue parfois de drôles de tours ». Fuyant sa propre image pour mieux l'affiner, mettant la poésie et le moi à l'épreuve, Normand de Bellefeuille suggère avec talent cette « rupture de la rupture » dont Octavio Paz faisait l'essence du moderne. Du même coup, il donne une excellente leçon à tous ceux qui font du cœur et de l'intellect des entités séparées.

ELLE ÉTAIT BELLE
COMME UNE IDÉENormand de Bellefeuille
Québec Amérique
Montréal, 2003, 111 pages

Normand de Bellefeuille

MARTINE DOYON / QUÉBEC AMÉRIQUE

Documents

XYZ
éditeur

Cette recherche apporte une contribution novatrice aux études sur Proust, Yourcenar et Tournier, toujours d'actualité.



Anne-Marie Gronhøvd
Du côté de la sexualité
Proust, Yourcenar, Tournier

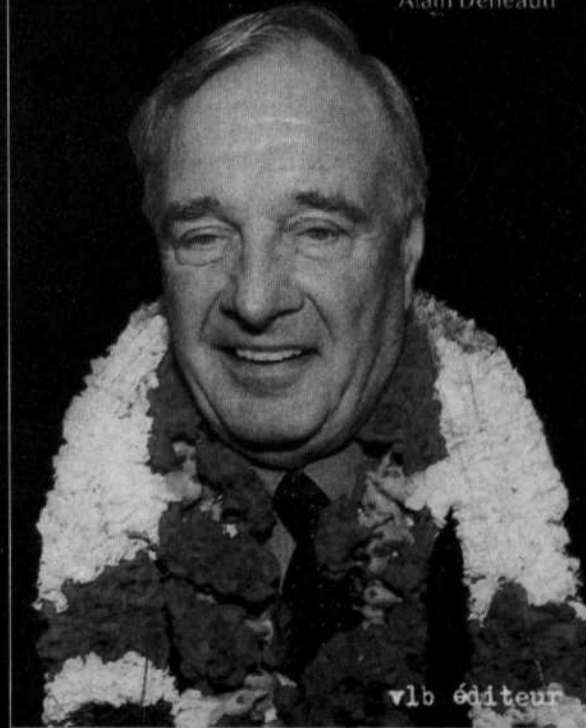
essai

144 p. • 18 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Paul Martin
compagnies

Alain Deneault



vib éditeur

Essai • 112 p. • 16,95 \$

Soixante courtes thèses
édifiantes pour expliquer
comment un premier ministre
du Canada s'arrange pour
échapper lui-même aux lois
qu'il est censé faire appliquer.

vib éditeur

www.edvib.com

LE CIEL DE
WINDIGO

ROMAN



Suivez les aventures d'Éric Valois, qui découvrira bien plus que des beaux paysages pendant son voyage à Rapide-des-Pères. Un premier roman captivant.

LES ÉDITIONS VARI A 234 pages • 20,95 \$
WWW.VARIA.COM

LUC MARTIN

JOSÉ CARLOS SOMOZA



FÉLICITATIONS À JOSÉ CARLOS SOMOZA,
EN LICE POUR LE PRIX DES LIBRAIRES
DU QUÉBEC 2004

Clara ou
la pénombre

« Au nom de l'art, Clara est prête à tout. José Carlos Somoza lui se demande hâtivement jusqu'où l'être humain peut aller dans sa quête d'absolu. Le tout donne un roman d'élans passionnant, haletant et parfois inquietant. Une œuvre solide. »

« Eric Simard, *Le Devoir*, 14 mars 2004 »

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE

POÉSIE

Une Amérique tendrement vomie

THIERRY
BISSONNETTE

Pendant qu'on réédite son roman *Unless* en format poche, Hélène Monette poursuit son trajet poétique avec *Il y a quelqu'un?*, recueil profus et troublé qui donne à éprouver les aléas existentiels du temps présent. Un temps cruel et déshumanisé, du moins si l'on s'en fie à ces vers de résistance où la quête de l'amitié côtoie l'incertitude d'une véritable communication.

La question posée par le titre semble d'ailleurs teintée de pessimisme, alors que le livre prend l'allure d'une errance ou d'un chemin de croix en terre de Personne. Entre autres lieux: rue des Concessions, impasse des Confettis, place du Déluge, autoroute du Système, autant de stations-chapitres qui nous permettent de renouer avec le ton direct et urbain de l'auteur, dans une déambulation cruelle où les illusions s'écroulent à la chaîne sans grand bruit, pendant que «*Gaïa s'endort dans les bras peu profonds / de Lucifer*» et que «*les concierges contemplent le monde / font une prière / et vont se coucher*».

Si elle est une consolation partielle, l'écriture n'est certes pas un refuge pour Monette. À l'exemple d'un Job vitaminé à l'ironie, elle se propose plutôt quelques lamentations sur le tas de fumier contemporain, où même l'Apocalypse a la drôle saveur d'une rengaine. Lancé sur une citation des «*années de déréliction*» de Gaston Miron, le recueil tamise l'aliénation sans trop d'espoirs, hormis celui d'une brève étincelle à transmettre, d'un soupçon de collectivité à ranimer: «*Nous sommes tous complices / et qui n'est pas, aujourd'hui, très troublé et triste? / quoi faire, petits frères? / que faire, tendres sœurs?*».

Par contre, et malgré les quelques proses intercalées çà et là, *Il y a quelqu'un?* n'arrive pas à maintenir l'attention tout au long de ses trois cents pages. Après d'excellents débuts, on y trouve des passages d'une justesse variable, ce qui m'a parfois donné l'impression d'accéder aux carnets personnels de l'auteur. Authentique et baroque, le résultat n'en aurait pas moins été davantage fulgurant après une sélection plus serrée des textes. Surtout que les recueils antérieurs de Monette — y compris ses récents

mélanges de «contes» et de poèmes — possèdent une plus grande cohérence que ce volume, où l'impact de certaines suites fait ressortir le relâchement de quelques autres et le caractère plus badin de passages tel celui-ci: «*J'aimerais que tu me prennes / dans tes bras sur-le-champ / sur le champ de bataille.*» Qu'à cela ne tienne, la voix singulière de la poétesse ne s'en distingue pas moins brillamment du bavardage actuel, puisant à même la réalité la plus prosaïque une intuition prégnante de ce coin d'Amérique.

Nul doute que Cynthia Girard partage quelques gênes avec Hélène Monette. Dans son cinquième recueil de poèmes, *Le Soleil et l'Électron*, on retrouve un semblable mélange d'esprit critique et de naïveté, le même refus d'une poésie hiératique et de l'esprit de sérieux. Passé la couverture et le graphisme peu aguichants, passé aussi une désinvolture sans grande conséquence, les poèmes de Girard ont une acuité et un rythme qui leur procure une vie certaine. De Londres à Québec, ces pièces titrées évoluent parmi les références kitsch ou enfantines et une étourderie volontaire qui,

non sans plusieurs banalités, jouent la lourdeur ambiante: «*Le sourire est un coin pour deux / j'écris un recueil à la queue noire / Mickey la souris aux gants blancs / prend une expression sournoise.*» Ce qui n'empêche pas des passages d'un tout autre registre: «*L'homme dur et haut / jaillit / dans les rêves submersibles de ma bouche à grande vitesse / mon sourire dentifrice le rassure / j'enfonçai la banane dans ma bouche / la mord doucement / alors que les milles marins s'objectent / en manifestations houleuses.*» Bien que cette autre poétesse prenne un indéniable plaisir à manipuler les mots pour eux-mêmes, on sent que la prose pourrait mieux convenir à ses futures dérivés.

IL Y A QUELQU'UN?

Hélène Monette

Boréal

Montréal, 2004, 300 pages

LE SOLEIL
ET L'ÉLECTRON

Cynthia Girard

Triptyque

Montréal, 2004, 63 pages



Hélène Monette

MARTINE DOYON / BORÉAL

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'amant chinois, sans émoi

CHRISTIAN
DESMEULES

Au milieu d'un pays qui baigne dans le marasme économique et la désorganisation post-communiste, des êtres que tout devrait séparer se rencontrent, se croisent et s'oublient. En forçant un peu le trait, c'est la trame du second roman de Felicia Mihali, qui s'était fait remarquer il y a deux ans avec *Le Pays du fromage* (XYZ éditeur, 2002), un premier roman généralement bien accueilli. Avec *Luc, le Chinois et moi*, qui semble avoir été écrit directement en français par cette Roumaine installée au Québec depuis maintenant quatre ans, l'auteur puise de nouveau à ses souvenirs roumains, mais cette fois — disons-le tout de suite — de manière beaucoup moins convaincante.

Journaliste culturelle engagée à *L'Événement du jour*, l'un des quotidiens les plus lus de Roumanie, la jeune narratrice semble avoir la passion du métier et des arts. Mais reléguée avec son col-

lègue Luc dans un recoin de la salle de rédaction, publiée au gré des humeurs d'un patron qui manifeste un mépris ouvert pour la culture, elle s'enlise lentement entre l'amertume et le ras-le-bol. Ces épisodes de frustration professionnelle, parfois teintés de critique sociale plus ou moins mordante — beaucoup moins que plus —, forment la moitié du roman.

Un roman écrit directement en français par une Roumaine installée au Québec

À la même époque, elle fait la rencontre d'un médecin chinois venu pratiquer durant quelque temps en Roumanie. Pour arrondir ses fins de mois, elle lui sert d'interprète et de traductrice et lui donne quelques leçons de français — ses patrons exigent curieusement de recevoir des rapports d'activité rédigés dans cette langue. L'homme n'a qu'un seul défaut: «*il ne faisait jamais le ménage dans sa maison*». Une étrange relation naît entre la narratrice et Yang, le Chinois du titre, une relation faite de silences, de fantasmes de soumission, de rêves... «*Son indifférence, son mutisme sexuel me rendaient folle, d'autant plus qu'ils*

se superposaient à mon désir évident d'engendrer un autre type de relation avec lui.» La passion sera toutefois à sens unique, coïncée entre l'indifférence feinte du Chinois et la ferveur transie de la jeune roumaine. Une passion à peu près sans corps, construite uniquement de mots, sauf à l'occasion: «*Pour Yang, l'amour idéal était un accouplement durant lequel les partenaires touchent seulement leurs parties intimes. Il regrettrait de ne pas pouvoir se tenir à dis-*



se superposaient à mon désir évident d'engendrer un autre type de relation avec lui.»

La passion sera toutefois à sens unique, coïncée entre l'indifférence feinte du Chinois et la ferveur transie de la jeune roumaine. Une passion à peu près sans corps, construite uniquement de mots, sauf à l'occasion: «*Pour Yang, l'amour idéal était un accouplement durant lequel les partenaires touchent seulement leurs parties intimes. Il regrettrait de ne pas pouvoir se tenir à dis-*

tance de mon corps.» Un gynécologue à la pratique étrangement «*chirurgicale*»...

Ce récit «*binnaire*», dans lequel les deux histoires évoluent de façon presque étanche, nous est toutefois donné dans une langue plutôt terne et assez peu musicale — rappelant en cela une traduction maladroite. Un inconfort qui s'ajoute à l'arrimage boiteux des deux parties du récit: deux moitiés d'histoire mises bout à bout ne font pas forcément un roman. Mais au-delà du cumul des anecdotes — souvent banales — et des allusions à l'histoire récente de la Roumanie, où nous mène-t-on?

Au final se dégage la persistante impression qu'à la fois l'histoire du Chinois et celle de la salle de rédaction y sont accessoires et... et qu'il nous manque le «*moi*» du titre. Que l'essentiel est ailleurs, quelque part entre Luc et le Chinois, inachevé et flottant, dans une troisième partie que Felicia Mihali ne nous donne malheureusement pas à lire.

LUC, LE CHINOIS ET MOI

Felicia Mihali

XYZ éditeur

Montréal, 2004, 200 pages

LETTRES FRANCOPHONES

Où s'arrête l'exotisme?

LISE GAUVIN

L'exotisme, auprès de la critique contemporaine, a mauvaise presse. Perçu comme une attitude réductrice envers des cultures et des lieux qu'il assimile à un «*théâtre bariolé*», l'exotisme est souvent confondu avec le goût du spectacle et les évasions bon marché de ceux qui, comme l'écrivait Jankelevitch, tiennent «*bazar d'aventures comme l'épicière vend sa moutarde*».

Mais la notion même d'exotisme ne se laisse pas réduire à de tels clichés, ainsi que le montre Jean-Marc Moura dans un ouvrage explorant les liens entre exotisme et littératures francophones. Moura y reprend la définition déjà donnée dans *La Littérature des lointains*. Dans une acception très large, l'exotisme recouvrirait «*la totalité de la dette contractée par l'Europe littéraire à l'égard des autres cultures*» ainsi que «*l'esthétique de ce qui appartient à une civilisation différente*». Il y aurait donc, somme toute, un bon et un mauvais usage possible de l'exotisme, le second se contentant d'examiner les civilisations différentes en fonction d'une interrogation centrée sur l'Occident, le premier manifestant au contraire une ouverture à celles-ci, «*laissant entendre une parole autre ou faisant le constat de cette irréductibilité éternelle qui fascinait Victor Segalen*».

En conjuguant les termes de littératures francophones et d'exotisme, Moura insiste sur leur complémentarité «*dans la mesure où les littératures francophones se sont développées en rapport avec — ou en réaction contre — d'autres cultures*». Les lettres francophones, précise-t-il, y compris les plus rétives au colonialisme et à l'influence de l'Occident, se sont développées sur le fond d'un exotisme exotique et/ou colonial qu'il est nécessaire de connaître et d'étudier si on veut mesurer leur originalité et la singularité des options créatrices engagées.

La question qui se pose aussitôt est celle-ci: peut-on encore parler d'exotisme dans un monde en voie d'uniformisation, où la multiplication des voyages va de pair avec la banalisation du tourisme? N'assistons-nous pas à une véritable «*usure de l'exotisme*»? Ou encore, la période du «*post-exotisme*», selon l'expression de Volodine, n'est-elle pas commencée? Il est même possible que le voyage en tant que tel ait cessé d'exister dès l'instant où la Terre a été perçue comme une sphère, constatait déjà Segalen, «*puisque s'éloigner d'une sphère, c'est déjà commencer à s'en approcher*».

Quoi qu'il en soit de ces considérations, Moura précise que diverses formes de représentation de l'exotisme sont observables parmi les œuvres littéraires du XX^e siècle, au premier rang desquelles se trouve le récit de voyage tel que pratiqué par des auteurs comme Nicolas Bouvier. «*La beauté des récits de*

N. Bouvier réside dans leur capacité à rendre au voyage sa puissance de révélation, et d'abord en échappant au cancer du tourisme», écrit-il.

Le périple chez Bouvier conserve toute sa puissance de déstabilisation et devient un instrument d'observation lucide du monde et de soi. Il correspond à cette aptitude que Segalen définissait comme «*la réaction vive et curieuse au choc d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguise la distance*».

Une autre forme de récit exotique concerne ce que Moura appelle le «*voyage rétrospectif*», tel que pratiqué, notamment, par Le Clézio dans *Le Chercheur d'or*, histoire d'un périple accompli dans l'île de Rodrigues au XIX^e siècle. Les écrivains de ce groupe se font les chroniqueurs d'une époque révolue, traduisant ainsi leur (re-)découverte de ce passé.

Les autres chapitres, consacrés aux représentations littéraires de l'étranger, s'intéressent à l'imaginaire exotique chez Hegel, à la confiscation de la parole africaine dans des récits de l'entre-deux-guerres, ce qui nous vaut une comparaison des plus instructives de cette parole dans les textes de Céline et de Mongo Beti, et à l'image du Tiers-Monde dans les romans de Pierre Mendès.

Une dernière partie porte sur l'exotisme tel qu'il apparaît en musique et en poésie. Ainsi est-il question de la part des mythologies lointaines dans l'œuvre de Leconte de Lisle, de l'influence des éléments musicaux orientaux ou mauresques chez Debussy, de l'image totemique du bestiaire chez Senghor.

L'une des dernières études analyse l'œuvre de Gaston Miron du point de vue de «*l'imagination de l'espace*», qui montre que l'opposition traditionnelle entre espace extérieur et espace intérieur n'a pas de pertinence dans cette poésie où «*le dehors*» comme le «*dédans*» sont comme divisés, injustement partagés, ce qui engendre un sentiment d'exil au monde qui est comme la menace latente conjurée par la poésie». Et Moura d'identifier la poétique du mouvement qui anime cette œuvre toujours tendue vers un espace en constante transformation.

Cet ouvrage, qui se termine par une réflexion sur les études post-coloniales, a l'avantage de lancer plusieurs pistes qu'il appartient au lecteur de rassembler ou d'organiser en voyage à l'intérieur du concept même d'exotisme. À la fin du parcours, on a envie de se demander avec l'auteur si l'exotisme n'est pas, somme toute, qu'un des noms modernes de la nostalgie.

EXOTISME ET LETTRES

FRANCOPHONES

Jean-Marc Moura

PUF

Paris, 2003, 221 pages

Liber

Jean-François Malherbe

La démocratie au risque de l'usure
L'éthique face à la violence du crédit abusif



120 pages, 15 dollars

Olivieri
librairie • bistro

DÉBAT

La question actuelle de la laïcité et du port du voile suscite des débats passionnés en France et ailleurs.

À l'occasion du passage à Montréal du réputé philosophe et sociologue français Shmuel Trigano, auteur du livre *La Démission de la République* (PUF), nous vous convions à un débat sur cette question épineuse.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.comLA LAÏCITÉ À L'ÉPREUVE
DU COMMUNAUTARISME

SHMUEL TRIGANO
Auteur de nombreux ouvrages de philosophie politique, d'histoire et de spiritualité. Professeur et directeur de la revue *Pardès*

DANIEL WEINSTOCK
Professeur de philosophie politique

ABDELGHANI DADES
Journaliste d'origine marocaine et éditeur de *Atlas Montréal*

ANIMATEUR

YVON CLICHE
Politologue et spécialiste des questions politiques sur le Moyen Orient

Lundi 15 mars à 19 h 30

Réservation obligatoire :

739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

n° 263

LIBERTÉ

www.revueliberte.ca

HOSSEIN SHARANG
MARTINE AUDET
MERCEDES ROFFÉ
PIERRE DESRUISSEUXNADINE RIBAUT
CHRISTIAN MONNIN
PASCAL CARON
RENAUD JEANMARC ANDRÉ BROUILLETTE
VINCENT CHARLES LAMBERTDESSAVAGE
RENE VIAUJEAN-PHILIPPE TROTTIER
ANDRÉE YANACOPOULOU
ANNE-JULIE ROYER
STEVE SAVAGE

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

L'art de la lettre chez Jacqueline Harpman

GUYLAIN MASSOUTRE

Les romans par lettres sont, à notre époque, rarissimes. L'acte de correspondre, pourtant, connaît un regain d'explosion par Internet. Évidemment, la forme classique n'est y plus de mise. L'instantanéité du transfert, la vitesse de rédaction, la simplicité formelle, la volatilité de la lecture, la nature transitoire du support, toute la relation littéraire entre correspondants y est transformée.

L'acte de communication électronique affecte aussi le message. N'y faut-il pas de l'urgence et de la légèreté, sans que les aspects techniques n'y laissent leurs contraintes réductrices, à tout le moins pour ceux dont le sens de l'humain passe par d'autres types de liens? Dans *Le Passage des éphémères*, Jacqueline Harpman s'est saisie de la question et l'a placée entre les bonnes mains de six personnages cultivés.

Qu'a-t-elle donc à dire, cette Delphine de 70 ans, à Werner, même âge? Leurs angoisses et des tourments, visions soudaines du passé? Il y a Johann, à Saint-Petersbourg, qui écrit à sa bonne amie Clarisse, 35 ans, en lien avec son amie Camilla, à New York. Irving, artiste peintre, est l'autre pôle de ces chassés-croisés épistolaires. Tous ces êtres se dévoilent, en une vague profonde d'amitié, dans la complexité amoureuse et sous l'élégance d'une écriture racée. Aucun d'eux n'est banal. Clarisse se dévoile à distance, sans

engager son corps; Johann vit sans pudeur, face à son écran, une homosexualité tranquille; ils s'aiment simplement. Tous ont leur vie en main.

Les immortels

La situation serait déjà bien mise, mais un élément romanesque vient la perturber. Celui-ci s'insinue sous la forme d'une stagiaire, Adèle, qui débarque au sein de l'équipe russe. Ses lettres à Jean-Baptiste entament une réflexion sur les progrès de la biologie et des sciences, appliqués au rajeunissement des humains. Peu à peu, on entre dans le contexte d'un temps qui n'a plus à voir avec celui de l'ordinateur. Adèle et Jean-Baptiste sortent tout droit d'une fontaine de Jouvence pour s'écrire et penser. Par une science-fiction qui relève de l'essai, l'auteur manipule les pensées de ces deux revenants aux prises avec l'immortalité.

Jacqueline Harpman est née en 1929, en Belgique. Durant la guerre, elle vit au Maroc tandis qu'une partie de sa famille, restée au pays, est tuée par les nazis. Elle commence tôt à écrire et à parler plusieurs langues, se destine à la médecine mais, atteinte de tuberculose, renonce à diverses entreprises. Sa rencontre avec René Juillard, éditeur de Sagan notamment, lui permet de publier plusieurs romans, remarqués. Elle cesse pourtant d'écrire pendant une vingtaine d'années, jusqu'à ce qu'elle entre dans une seconde vie, à Bruxelles, avec la profession qui lui convient enfin: la psychanalyse. Une série

de romans voient le jour, dont *La Plage d'Ostende*, en 1992, et *Orlando*, chez Grasset, en 1996, récompensé par le prix Médicis.

On comprend ainsi ce qui retient la romancière: une double vie récurrente ou la métamorphose optimiste du phénix créateur. Dans une écriture très classique, elle introduit les événements et les points de vue les plus improbables avec un naturel surprenant. La voici à l'aise pour traiter des très sérieuses questions de la morale, avec des contemporains de Valmont ou de Montaigne, qui se glissent dans la toile contemporaine. C'est délicieux, habile.

Et si la télépathie pouvait nous transporter indifféremment dans le présent et le passé? Et si toute culture un peu savante n'était que le véhicule à emprunter, corps et biens perdus dans un espace plus vaste que ce que l'inconscient nous fait entrevoir? Le psychisme a tant de trous, par lesquels le temps peut s'engouffrer et les neurones se recharger, que l'immortalité a déjà un avenir!

Rêves de gènes dormants

La philosophie de Harpman, moins naïve que dubitative, avoue son penchant pour l'optimisme. En s'abandonnant à l'inconnu qui les attire, ses personnages savants gagnent leur aisance, leur équilibre. Leur désir de savoir est une puissance qui les traverse. L'amour y apparaît comme une force propice et féconde en événements de la sorte, même s'ils génèrent des abîmes de perplexité et des bizarreries.

Rien de moins triste que ce *Passage des éphémères*. Les dégoûts marqués cèdent le pas aux exubérances. L'absurde a un air de fête, un charme dangereux de vérité. Entre la crédulité et le scepticisme, le goût de l'intelligence et de l'inconnu dévoile une sagesse agréable à fréquenter. On s'y détend, on s'y repose des angoisses et des vanités passagères. Car, en définitive, les immortels de ce livre ne sont pas plus sages que les éphémères. Seuls comptent les moments vrais, ceux de qualité, où les êtres semblent un instant avoir trouvé ce qu'il leur convient de vivre. Le reste de la vie est plutôt futile.

Mais comment savoir ce que tant de siècles d'humanité dissimulent d'essentiel parmi tous ces remuements de l'histoire, cette agitation désordonnée, ces sollicitations renforcées, de New York à Genève en passant par Oostkerke ou Bruxelles et Florence, où chacun trouve une bonne raison de jouer comme de se tourmenter? La réponse de la romancière fait penser à celle de Laclou. La promenade entre ces tableaux vivants à l'allure d'une visite, d'un passage entre les frasques et les folies humaines. Qui goûtera les avantages de ces comportements trouvera un art de vivre égal au vrai bonheur de la pérennité.

LE PASSAGE DES ÉPHÉMÈRES

Jacqueline Harpman
Grasset
Paris, 2003, 322 pages

ÉDITION

Nyssen au Festival des films sur l'art

HUBERT NYSSSEN,
PORTRAIT
EN 22 FRAGMENTS

Réalisation: Marie Mandy. Lundi 15 mars, cinéma de l'ONF, 19h. Dimanche 21 mars, cinéma de l'ONF, 14h.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a des documentaires qui s'appuient uniquement sur l'intérêt du modèle qu'ils traitent. D'autres constituent en eux-mêmes une œuvre d'art. Le portrait d'Hubert Nyssen, fondateur des Éditions Actes Sud établi dans la région d'Arles, relève des deux catégories.

Ce film en facettes d'œil de mouche, réalisé avec un art pictural dans sa présentation exquisite de chaque fragment, qui ouvre 22 portes sur un homme, un éditeur, un écrivain, un grand lecteur, constitue un témoignage passionnant.

Nyssen aime les livres, les arbres, les femmes, la réflexion

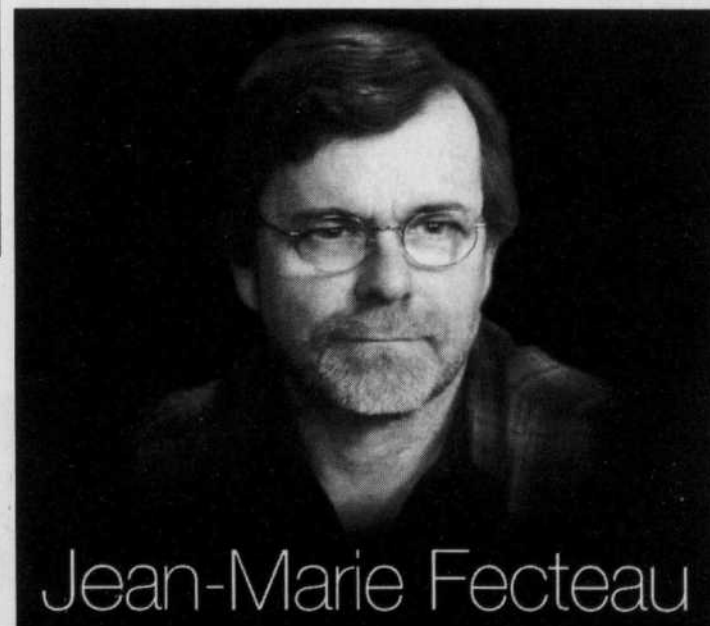
et les liens établis entre tous ces mondes. Belge, fils d'apiculteur, lui-même longtemps publiciste à Bruxelles et directeur de théâtre, il quitta tout à 50 ans pour réaliser son rêve d'édition et s'installer sous le soleil de la Provence, comme un lézard glissant entre les pages des livres. Cette passion pour la littérature lui donna envie de faire découvrir en français des voix d'auteurs méconnues d'Orient, d'Afrique, mais aussi de régions de l'Europe aux sentiers littéraires peu fréquentés et d'Amérique, bien sûr.

Actes Sud est le reflet de son rôle de passeur. Des écrivains-vedettes d'Actes Sud et amis de Nyssen comme Paul Auster et Nancy Huston viennent expliquer leurs rapports humains et professionnels avec l'éditeur. Christine Le Boëuf, l'épouse de Nyssen, également traductrice d'Auster et de bien d'autres, vient parler aussi. Et cette vie provençale à l'ombre d'un platane, autour d'une immense table ouverte, avec le vin, les chats et les livres, paraît en elle-même une sorte de poème.

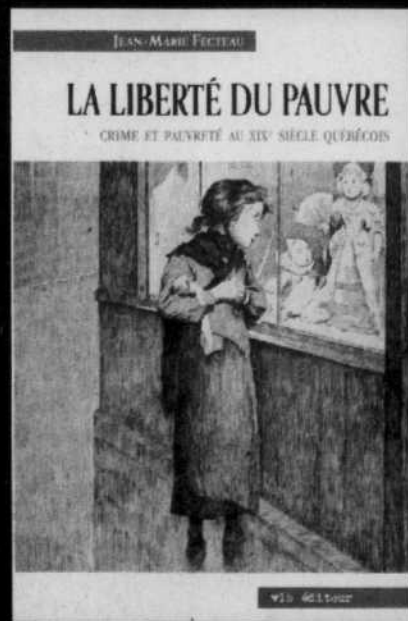


JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'éditeur Hubert Nyssen, fondateur des Éditions Actes Sud.



Jean-Marie Fecteau



Jean-Marie Fecteau explore les rapports complexes du libéralisme avec la pauvreté et le crime.

vib éditeur

www.edvib.com

F
FIDES

BENOÎT MELANÇON
en collaboration
avec PIERRE POPOVIC



DICTIONNAIRE
QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ
Journalistes, politiciens, professeurs, communicateurs, chanteurs et intervenants de tout poil, tous causent, discutent, vendent leurs salades, font valser les expressions dans tous les sens. Il fallait un dictionnaire pour aider à les comprendre. Le voici.

240 PAGES • 12,95 \$

Sous la direction
de YVAN LAMONDE
et SOPHIE MONTEUIL

LIRE AU QUÉBEC AU XIX^e SIÈCLE

Au lecteur d'aujourd'hui curieux de l'histoire de la lecture, cet ouvrage offre un voyage dans le temps et dans le monde familial et étranger du lecteur d'un autre siècle.

136 PAGES • 29,95 \$



JEAN ROYER

VOYAGE EN MIRONIE

Une vie littéraire avec Gaston Miron
Ce vibrant témoignage d'un compagnon de route dessine un portrait de l'homme, du poète et du militant légendaire qu'a été « Miron le magnifique ».

288 PAGES • 24,95 \$



Sous la direction
de JACQUES MICHON

HISTOIRE DE L'ÉDITION LITTÉRAIRE AU QUÉBEC AU XX^e SIÈCLE

Vol. 2 : Le temps des éditeurs • 1940-1959

Ce deuxième volume s'ouvre sur une période importante dans l'histoire de l'édition québécoise: la montée en puissance de l'éditeur littéraire durant la Seconde Guerre mondiale. Des initiatives importantes annoncent et préparent les mutations qui surviendront au lendemain de la Révolution tranquille.

540 PAGES • 39,95 \$

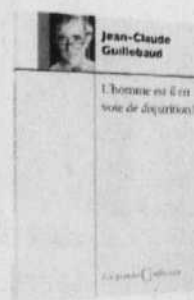


Jean-Claude Guillebaud

L'HOMME EST-IL EN VOIE DE DISPARITION?

Tour à tour grand reporter au journal *Le Monde*, journaliste au *Nouvel Observateur* et éditeur, l'auteur aide à réfléchir clairement et loyalement sur le « principe d'humanité » sans lequel il n'est d'autre avenir que barbare.

COLL. LES GRANDES CONFÉRENCES
48 PAGES • 6,95 \$

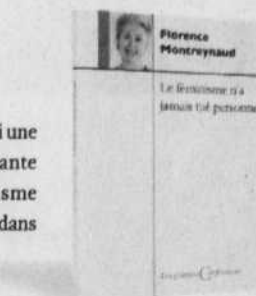


FLORENCE MONTEYNAUD

LE FÉMINISME N'A JAMAIS TUÉ PERSONNE

Historienne, Florence Montreynaud est aussi une féministe convaincue. Elle livre une vibrante défense du féminisme en tant qu'humanisme dont les valeurs s'imposent plus que jamais, dans toute leur nécessité.

COLL. LES GRANDES CONFÉRENCES
48 PAGES • 6,95 \$



YVAN LAMONDE

HISTOIRE SOCIALE DES IDÉES AU QUÉBEC (1760-1960)

Volume 2 : 1896-1929

La première synthèse d'histoire intellectuelle qui permet de comprendre d'où vient le Québec. Entre la tradition et la modernité, le Québec aborde, de 1896 à 1929, une période de transition et de défis.

336 PAGES • 29,95 \$
EN LIBRAIRIE DES MERCREDI



FRANCINE DU PLESSIX GRAY

SIMONE WEIL

Cet ouvrage évoque le parcours singulier et douloureux de cette figure de proue de la pensée contemporaine et met en valeur l'aspect visionnaire de son œuvre.

COLL. GRANDES FIGURES, GRANDES SIGNATURES
312 PAGES • 24,95 \$

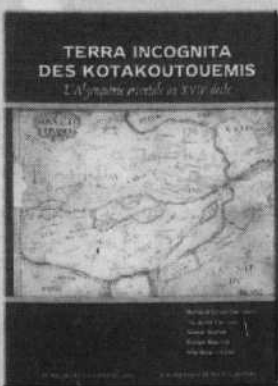


www.editionsfides.com

PUL-IQRC

TERRA INCOGNITA DES KOTAKOUTOUEMIS

L'Algonquie orientale au XVII^e siècle



Roland Chamberland
Jacques Leroux
Steve Audet
Serge Bouillé
Mariano Lopez

2-7637-8055-5 • 268 pages • 35 \$

Par son analyse pointue des cartes du XVII^e siècle, notamment de la planche *Nouvelle France* produite vers 1641, *Terra incognita des Kotakoutouemis* lève le voile sur un coin du Québec peu abordé dans les textes anciens et souvent mal représenté dans l'atlas de l'Amérique du Nord. Cet ouvrage soulève de nombreuses questions sur la période du contact entre les européens et les autochtones de l'Abitibi-Témiscamingue.

S'appuyant sur plusieurs disciplines, dont la géographie, l'ethno-histoire, la linguistique et la biologie, les auteurs apportent des pistes de réponse permettant de mieux comprendre les Algonquins de l'Est de l'Abitibi-Témiscamingue.

Pour de plus amples renseignements
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

ESSAIS

Le siècle des Américains, selon Howard Zinn

« **E** ntre nous [...] j'accueillerais avec plaisir n'importe quelle guerre tant il me semble que ce pays en a besoin. » Ainsi s'exprimait, dans une lettre à un ami, Theodore Roosevelt en 1887. Teddy, l'ami de la nature, créateur d'un réseau de refuges fauniques qui fait aujourd'hui l'envie des environnementalistes du monde entier. Il faut croire que Roosevelt, protecteur du héron et de la grue, ne voyait pas de malice dans le fait de massacrer quelques centaines de milliers de Cubains et de Philippins... Un an après la candide confiance citée plus haut, en effet, le *Maine*, navire de guerre américain, explose en rade de La Havane et entraîne par le fond 268 hommes d'équipage, mais curieusement aucun de ses officiers, qui sont tous sortis dîner en ville. Les véritables responsables de l'attentat ne seront jamais identifiés, mais peu importe. L'Amérique (le libérateur) entre en guerre contre l'Espagne (l'opresseur), tout en lorgnant déjà les richesses du Pacifique: Hawaï, Guam, les Philippines, ultimement la Chine.

Howard Zinn, intellectuel et historien de premier plan, qui s'est assigné la tâche de raconter le vingtième siècle américain d'un point de vue « populaire » (celui du peuple) et d'en décortiquer les mensonges officiels, fait ainsi remonter à la guerre hispano-américaine de 1898 le formidable essor expansionniste et guerrier qui assoira progressivement les bases de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler « l'Empire américain ». « Un sentiment nouveau semble nous habiter: la conscience de notre propre force », écrivait, à la veille de cette excursion militaire, le *Washington Post*. « Nous sommes confrontés à un étrange destin. Le goût de l'empire règne sur chacun de nous comme le goût du sang règne sur la jungle. »

Tandis qu'une nuée de « négociants, d'agents fonciers, de spéculateurs boursiers, d'aventuriers sans scrupule et de promoteurs » font main basse sur l'économie de ce Cuba libéré, l'armée des États-Unis prépare le terrain aux Philippines, où, sous couvert d'une « mission civilisatrice », les Américains vont livrer, aux habitants de cet archipel laissé vacant par le départ des Espagnols, une guerre sans merci dont l'évocation rappelle curieusement les futurs exploits des Marines au Vietnam. « La guerre actuelle », écrit un journaliste de Philadelphie, « n'est pas une guerre d'opérette menée en gants blancs. Nos hommes ont été impitoyables. Ils ont tué pour exterminer hommes, femmes, enfants, prisonniers et otages, rebelles avérés et individus suspects de plus de dix ans. Six cent mille vies philippines constitueront le prix à payer pour livrer à l'économie américaine le riz, le café, le sucre, la noix de coco, le chanvre, le tabac et le bois locaux, en plus d'un indispensable pied à terre aux portes de l'Orient. »

De solides constantes

Une des fascinations qu'exerce le livre de Zinn est cette présence de quelques solides constantes qui, relevant de l'idéologie et de la doctrine, traversent, sous l'apparente diversité de motivations officielles, le vingtième siècle américain. En 1890, les militaires ont massacré les derniers Indiens libres à Wounded Knee et l'Amérique, qui a dépouillé le Mexique du tiers de son territoire, est maîtresse des rives du Pacifique. Quatre cents ans après Colomb, les financiers yankees, estimant que la production nationale dépasse désormais les possibilités de leur marché intérieur, se mettent à leur tour à rêver (déjà!) de la Chine (400 000 millions d'habitants à l'époque). Le thème de la « porte ouverte » au commerce va dorénavant dominer et déterminer toute la politique étrangère des États-Unis jusqu'à prendre la forme que nous lui connaissons aujourd'hui.

Les guerres impérialistes, elles, vont se succéder et suivre, grosso modo, un scénario identique, peu importe le président au pouvoir, peu importe le parti auquel il appartient. Ce scénario, dans ses grandes lignes, ressemble à ceci: identification d'un marché potentiel; création d'un incident diplomatique ou militaire capable de justifier l'agression; fabrication d'un consensus national grâce à une campagne de propagande parfois hystérique où les médias de masse, se comportant le plus souvent en porte-parole dociles des intérêts de la classe qu'ils représen-



Louis Hamelin

tent, reprennent le Mensonge Officiel et s'en servent pour canaliser et exciter l'inévitable flot de démagogie patriotique que suscite cette nouvelle « menace » à la sécurité de la nation. Ce n'est pas d'hier que date, en effet, la tradition voulant que toute critique de la politique officielle soit appelée à se taire et à serrer les rangs une fois que les boys se retrouvent sur le terrain. Et si, grâce à des gens comme Howard Zinn, cet aspect de l'histoire de nos puissants voisins était mieux connu, on serait peut-être moins tenté aujourd'hui de feindre l'étonnement devant les mensonges de l'administration Bush, qui n'a fait que se conformer, dans l'affaire irakienne, à un principe éprouvé, devenu une sorte de dogme occulte dont toute l'histoire du siècle précédent confirme le relatif bon fonctionnement.

Lisant le livre de Zinn, je revoyais ce pasteur d'un État de l'Ouest américain (le Nevada, je crois) que nous a montré, l'année dernière, un reportage du *Point*, qui, durant le jour, se rendait fabriquer des bombes (c'était son métier) et qui, le reste du temps, prêchait à ses concitoyens le respect des valeurs de l'Amérique, nation élue de Dieu. Le trait le plus frappant que met en lumière l'ouvrage en tous points remarquable de M. Zinn est cette obscure parenté qui, entretenue par une parfaite bonne conscience, unit un supposé intérêt commun de la nation à celui du lobby militaire-industriel qui, il y a déjà plus de cent ans, l'a confisqué à son propre profit.

LE XX^e SIÈCLE AMÉRICAIN

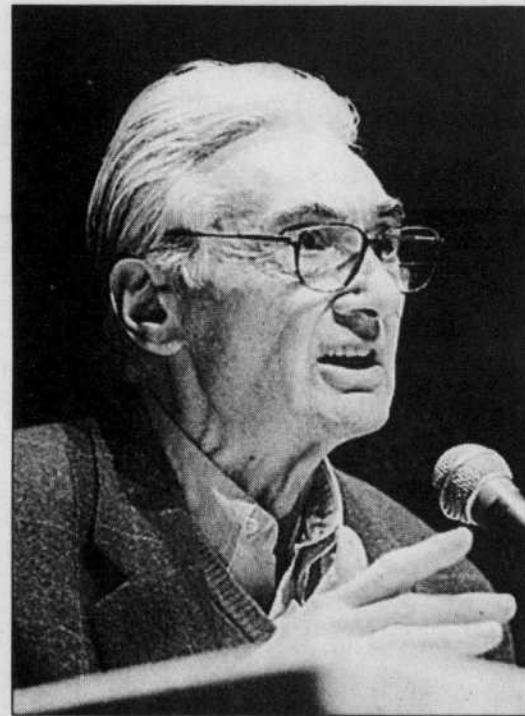
UNE HISTOIRE POPULAIRE DE 1890 À NOS JOURS

Howard Zinn

Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton

Lux éditeur

Montréal, 2004, 474 pages



Howard Zinn recevait l'année dernière le Prix des amis du Monde diplomatique.

Le livre noir de Paul Martin

LOUIS CORNELLIER

Doctorant québécois en philosophie à Paris et à Berlin, Alain Deneault n'aime pas Paul Martin. Sa détestation, toutefois, a des racines plus profondes que la seule opposition idéologique et politique. Pour lui, Paul Martin n'est pas seulement un piètre politicien dont il n'apprécie pas le programme, mais bel et bien l'incarnation la plus perverse de la mondialisation marchande: « Le cas Martin nous fait comprendre les vices de la mondialisation économique et les liaisons incestueuses qui se dessinent toujours plus étroitement entre la finance, le crime économique et les sphères politiques. »

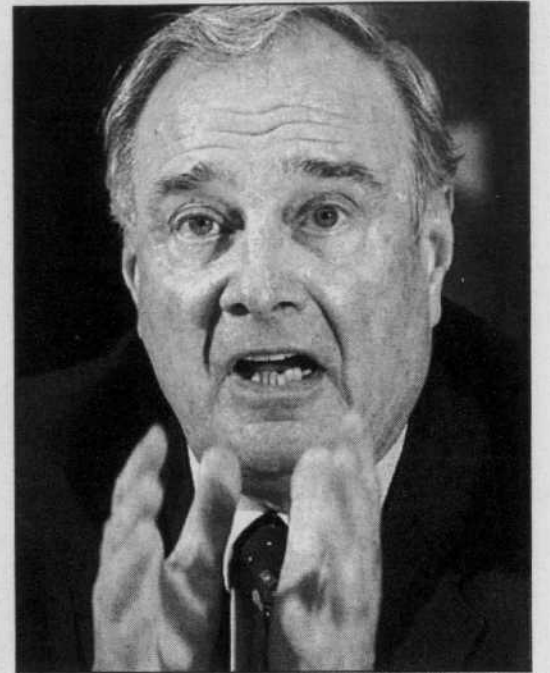
Réquisitoire empreint de gravité qui prend la forme de 60 thèses brèves, *Paul Martin et compagnies* se veut une charge radicale contre l'homme d'affaires-politicien qui y apparaît, littéralement, comme un maître de la combine, ennemi du genre humain.

Le Martin que dénonce Deneault, c'est le profiteuse de paradis fiscaux qui a investi l'État canadien pour le mettre à son service et à celui de ses semblables: « Les paradis fiscaux constituent la négation des principes démocratiques et qui ne s'y oppose pas est antidémocrate. [...] Avoir pignon sur rue dans les paradis fiscaux signifie qu'on avale la criminalité financière. [...] L'appareil d'État compte parmi leurs propriétés, du moins n'en usent-ils qu'en fonction de leurs intérêts. »

Bilan dévastateur des activités de la Canada Steamship Lines, ex-propriété de Paul Martin passée aux mains de ses fils, et critique virulente du rôle du conseiller fédéral en éthique, Howard Wilson, « un observateur d'un type particulier, puisqu'il attend de ceux qu'il surveille qu'ils l'informent eux-mêmes des transgressions qu'ils commettent », l'essai d'Alain Deneault vise surtout à illustrer la catastrophe politique et humanitaire qui résulte de l'accaparement de l'État par un tel requin de la finance.

C'est Martin le politicien, écrit-il, qui a « fait modifier, à son avantage, les mesures d'imposition des compagnies de transport maritime », qui a légalisé le détournement fiscal au mépris du contrat social démocratique et qui a incité le gouvernement canadien à appuyer des compagnies canadiennes, dont la Heritage Oil de Calgary, qui flirtent avec des dictatures sanguinaires, au Soudan et au Congo en particulier.

Le monde va mal? Derrière le « sourire en plastique » des Bush, Chirac, Berlusconi et Martin, cherchez l'erreur: « Lorsque les représentants de l'État sont précisément ses adversaires objectifs, celui-ci ne sait plus imposer ses prétendues compétences et n'a en rien l'envergure re-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le premier ministre Paul Martin a droit à une charge à fond de train d'Alain Deneault.

quise pour forcer la reconnaissance de ses prérogatives là où la gravité des situations historiques le réclame. »

Sur le plan strictement informatif, *Paul Martin et compagnies* n'apprendra rien aux lecteurs de journaux sérieux et, en ce sens, l'habituelle charge antimédias reprise par Deneault (« Les médias travaillent à ce que nous ne comprenions rien. Faisons les liens nous-mêmes ») manque de nuances. Aussi, la principale qualité de cet ouvrage est ailleurs, c'est-à-dire dans son ton solennel qui suggère, avec justesse, qu'il ne s'agit pas seulement d'aimer ou de ne pas aimer Paul Martin, comme n'importe quel autre politicien, mais d'accepter ou de s'opposer à un mépris de la démocratie érigé en système.

PAUL MARTIN ET COMPAGNIES

Alain Deneault

VLB éditeur

Montréal, 2004, 112 pages

PSYCHOLOGIE

Le corps malade de mémoire

MARIE CLAIRE LANCÔT BÉLANGER

L'une est psychologue et l'autre, professeur de chirurgie. Ils travaillent depuis longtemps à déceler dans le corps souffrant les signes qui viennent, à son insu, le parasiter, le torturer et le rendre malade. Ces signes, ces maladies, ces symptômes habitent un corps mais ils appartiennent à d'autres. Ce sont des transmissions, des héritages venus des générations précédentes, héritages de traumatismes non digérés, non élaborés, scellés dans un silence qui les plombe et les rend morbides. Des restes des deuils inachevés qui survivent dans la mémoire inconsciente et qui se retrouvent dans la chair, dans la peau, dans le ventre des enfants, des petits-enfants et même des arrière-petits-enfants. Le corps porte la mémoire des histoires et des douleurs non résolues: « Comme si le corps de l'enfant était la parole de l'histoire des parents. »

Leur assise théorique, entre la Gestalt et des éléments de la psychanalyse, paraît sérieuse et intéressante. Leur approche, pleine de

respect pour les corps souffrants et le non-dit des histoires héritées. Une attention particulière est donnée à la parole des enfants, souvent mal aimés, aux enfants qui doivent « soigner », protéger ou consoler un parent endeuillé.

Pourtant, à lire en enfilade les multiples histoires de cas que le livre relate, à suivre les interventions souvent très directes des thérapeutes, à voir surtout les guérisons advenir presque par le miracle de la parole dévoilante, un certain scepticisme s'insinue.

Déjà, Groddeck (1866-1934) avait tracé la voie de la médecine psychosomatique. Il est resté célèbre par ses paroles « magiques » qui libéraient les patients de leurs symptômes en postulant que les maux/mots souffrent de ne pas pouvoir se dire et de ne pas pouvoir être reconnus. Néanmoins, le psychisme humain est plus complexe et moins linéaire que ce que les auteurs en disent ici.

L'importance de nommer les traumatismes cachés ou ignorés révèle que les « secrets de famille sont délétères pour les descendants des victimes ». Et pourtant, l'insistance placée sur les différents

maux de ventre, leur description et leur explication, l'insistance mise sur les sévices sexuels, sur les intrusions diverses que subissent les enfants laissent, à la lecture, un arrière-goût de littérature trop facile. Les auteurs, conscients de l'effet des montages d'anecdotes, s'en expliquent en conclusion. Ils se justifient aussi face à ce qui pourrait paraître comme une « attaque frontale contre les parents ». Peut-être que la démonstration de leur thèse et son illustration visant un large public requièrent une accessibilité toute pédagogique. On ne saurait trop le leur reprocher.

Le livre a surtout le mérite de parler du corps et de sa souffrance incomprise. Et de pointer les legs mortifères qui font des trous dans l'univers symbolique des descendants.

CES ENFANTS MALADES DE LEURS PARENTS

Anne Ancelin Schützenberger et Ghislain Devroede

Payot

Paris, 2003, 179 pages

PUL-IQRC

DANS LA COLLECTION **Mercur** du Nord dirigée par Josiane Boulad-Ayoub**L'antimilitarisme : idéologie et utopie**

MARC ANGENOT

Le 2 août 1914, l'Europe et le monde ont basculé dans les charniers du XX^e siècle. Dans les années qui précèdent la grande « Guerre civile européenne » qui n'a pris fin qu'en 1945, des mouvements pacifistes s'étaient développés partout, qui avaient déclaré « guerre à la guerre » et entretenu l'espoir de voir bientôt disparaître, emporté par le progrès, ce « pitoyable reste de barbarie ». Dans le mouvement socialiste, en France surtout, un puissant courant antimilitariste s'était efforcé de saper le moral de l'armée; il avait juré que les ouvriers répondraient à toute mobilisation par la grève générale insurrectionnelle. C'est ce courant antimilitariste qui est l'objet de ce livre: entre son idéologie de « guerre sociale » et son utopie d'une humanité future, fédérée et pacifique, ce militantisme d'il y a cent ans a quelque chose à nous apprendre.

ISBN 2-7637-8035-0, 152 pages, 20 \$

La démocratie, c'est le mal

MARC ANGENOT

Tout au long du siècle qui précède la Révolution russe de 1917, la démocratie a été dénoncée et récusée par la plupart des écoles socialistes et des penseurs « révolutionnaires ». Il fallait reconstituer la logique de cette persistante hostilité.

ISBN 2-7637-8038-5, 196 pages, 25 \$

Pour de plus amples informations

Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

« Un livre surprenant, pénétrant, plein de sensibilité et merveilleusement écrit. Débordant d'humour et d'ironie. »
The Globe and Mail

T. F. RIGELHOF

JE T'AIME, COW-BOY

NOUVELLES

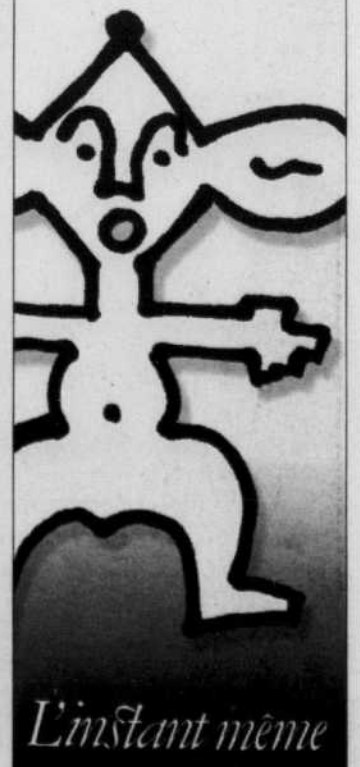


PHOTO: GABOR SZILASI

Je t'aime, cow-boy
nouvelles de T. F. Rigelhof
traduit de l'anglais par Ivan Steenhout
294 pages - 28,95 \$

Serge LAMOTHE
Les Baldwin

126 pages, 16,95 \$



L'instant même

ESSAIS

PHILOSOPHIE

À propos de l'histoire intellectuelle aujourd'hui

GEORGES LEROUX

Les livres de François Dosse sont marqués au coin d'une sensibilité au caractère fragile de la vie de la pensée. De grands mouvements d'idées sont balayés par le temps, des vies consacrées à réfléchir s'éteignent dans l'ombre et leur influence ne se laisse pas toujours facilement mesurer.

Le progrès des idées, un thème rebattu de l'histoire intellectuelle d'autrefois, semble devoir céder la place à une considération plus attentive aux aléas du présent. Son plus récent livre expose les débats, encore très vifs, qui entourent le projet de l'histoire intellectuelle, et François Dosse choisit la voie la plus exigeante en posant la question: comment associer à l'histoire des idées l'histoire des intellectuels eux-mêmes, c'est-à-dire de tous ceux qui croient à la valeur des idées, qui s'engagent dans la discussion publique et qui occupent cet espace insaisissable entre la recherche savante et la littérature?

Saluant au passage ceux en qui il reconnaît des prédecesseurs, François Dosse fait le projet d'une histoire intellectuelle qui plonge ses racines au plus profond de la culture d'une époque. C'est tout le spectre qui doit être envisagé, des courants d'opinion aux œuvres des penseurs académiques. Les grandes figures d'intellectuels, de Julien Benda à Edward Saïd, d'Adorno à Arendt, illustrent en effet une tâche très diversifiée qui ne peut être réduite à un rôle d'intervention: la pratique de l'écart, pour reprendre l'expression de Saïd, est certes commune à tous, mais tous n'investissent pas le champ public de la même manière. Suivre une idée ou un débat, ce ne peut être seulement suivre des formulations, c'est toujours déjà tenter de comprendre des interventions, des enjeux, une responsabilité. Ce livre est donc assez éloigné, pour ne citer qu'un nom, de l'entreprise de Michel Foucault: il assume pleinement l'historicité des idées et des intellectuels et dans l'analyse de l'affaire Dreyfus, qui forme un chapitre important, l'auteur donne un excellent exemple de cette jonction des idées et des actions. Critique des limites d'une approche qui serait purement sociologique, il propose une histoire intellectuelle ouverte à la complexité.

Cette proposition se réapproprie une partie importante des méthodes qui ont eu cours au siècle dernier: de l'histoire abstraite des idées, promue par l'Américain Lovejoy, à l'histoire des concepts systématisée par les Allemands, François Dosse passe en revue tous les modèles disponibles. Les exemples repris des meilleurs historiens et théoriciens, par exemple Roger Chartier et Reinhard Koselleck, sont l'occasion d'une riche synthèse. Tout est mis en perspective pour tenter de dégager ce que devraient être aujourd'hui les paramètres d'une histoire intellectuelle féconde, qui assume autant le projet de comprendre l'évolution des discours et des œuvres que celui de suivre les intellectuels, les auteurs, les écrivains dans l'espace de leurs interventions. Pari impossible? La voie du présent n'est plus celle de l'exclusion, mais du dialogue des méthodes. Suivant Marcel Gauchet, l'auteur la qualifie d'un tournant réflexif dans l'histoire contemporaine.

French Theory est un essai d'histoire intellectuelle, celle de l'influence de la pensée française, surtout philosophique, dans les milieux intellectuels américains durant la grande époque des années 70-80. Deleuze, Foucault et Derrida deviennent ici les icônes de nombreux débats, que l'auteur reconstitue avec un mélange d'ironie désabusée et d'admiration sincère. On apprend beaucoup de choses et on est admis dans plusieurs loges et coulisses.

Bien informé, François Cusset connaît beaucoup de monde et il a aussi beaucoup lu; mais il y a chez lui une tendance à caricaturer, qui souvent dénature le propos et tient à distance le lecteur qui se rappelle que ces enjeux n'étaient pas des sottises pour tout le monde, que les conséquences politiques d'un abandon de la théorie et de la critique sont aussi dangereuses, sinon plus, que celles d'en abuser.

LA MARCHÉ DES IDÉES

François Dosse
La Découverte
Paris, 2003, 354 pages

FRENCH THEORY

FOUCAULT, DERRIDA,
DELEUZE & CIE
François Cusset
La Découverte
Paris, 2003, 367 pages

B en oui, comme tout le monde, il vieillit, le bonhomme Jasmin! 74 ans cette année. Ça veut dire de petits problèmes de cholestérol, des prises de sang préventives et une coloscopie à subir. Il faut toutefois le savoir parce que sur pièces, comme on dit, rien de tout ça ne paraît vraiment. En effet, quelle fougue, quel nerf chez ce romancier métamorphosé, le temps d'une année, en diariste musclé qui peut enfin «opinionner sans vergogne» à cœur de jour.

La Mort proche, 53^e livre publié de l'auteur, constitue la troisième et dernière tranche de son journal de l'année 2002, une œuvre colossale qui, au total, couvre plus de 1000 pages. On y retrouve le Jasmin retraité qui a tout son temps, ou presque, pour s'adonner au métier qu'il aime le plus, celui d'homme de culture à tout faire, libre de s'exprimer sur tous les sujets.

Les amateurs d'opinions qui fusent, de débats très vifs et brefs, de coq-à-l'âne intellectuel et culturel raffoleront de ces pages dans lesquelles un vrai de vrai regard d'écrivain sur le monde — rapide, perçant et téméraire — s'expose, pour le pur plaisir du partage et de l'affrontement, gratuit ou non.

Lecteur boulimique, le diariste se veut aussi un critique sans contrainte qui se complait, avec un réjouissant sans-gêne, dans le jugement à l'emporte-pièce. Du *Music-Hall!* de Gaëtan Soucy, par exemple, il écrira d'abord qu'il s'agit d'«une poutine assez indigeste, merci!» avant d'ajouter, le lendemain: «Quand je repense souvent à un livre, comme c'est le cas avec ce bizarre *Music-Hall!*, je me dis qu'il y a eu riche tentative de sens.»

Au sujet de la romancière Catherine Mavrikakis, auteure du roman *Ça va aller*, qu'il qualifie de «faux brûlot anti-Québec», son jugement est péremptoire: «snob, mondaine, érudite gaga, névrosée, psychosée même...» Son irritation le fait même dérapier vers des jeux de



Louis Cornéliier

mots disgracieux, appliqués au nom de l'écrivaine, un exercice infantile qu'il aurait dû nous épargner et qui ne l'honore pas.

Nationaliste, Jasmin supporte mal ceux qu'il qualifie de déracinés volontaires en quête d'exotisme de pacotille («Le Québécois assimilé Yann Martel», écrit-il) et ceux qui traînent le Québec dans la boue. Cette position est parfaitement légitime et on ne saurait blâmer qui que ce soit de la défendre. Elle ne gagne cependant rien, au contraire, à sombrer dans l'insulte facile.

Jasmin, d'ailleurs, s'il sait détester, sait aussi aimer. Dans ces pages, Normand Lester, pour son *Livre*

noir du Canada anglais, Louis Hamelin, pour son *Joueur de flûte*, le romancier français Alain Rémond, pour *Chaque jour est un adieu*, et Alain Finkielkraut, pour son sublime *La Sagesse de l'amour*, reçoivent ses coups d'encensoir. «Ah! la joie de lire du bon stock. Belle drogue!», s'exclame le dévoreur ravi.

«Qui a dit que la télé, ça vaut pas de la schnout?», demande aussi le Jasmin téléphage, qui commente avec passion les grands documentaires diffusés sur RDI et Télé-Québec. S'il n'aime pas la télé-série *Bunker*, le cirque où il ne retrouve que «manichéisme sot», «dialogues niais», «caricature facile du monde des publicitaires et des fabricants de politiciens», le diariste, en revanche, s'avoue un fidèle de la série *Viens voir les comédiens*, animée par René Homier-Roy sur Artv. Le cas de Christiane Charette le laisse partagé: «Christiane Charette dimanche (SRC), toujours stridente, énervée, au bord de l'hystérie. Une si habile questionneuse. Et elle applaudit, frénétique, ses propres entrevues! Elle est brillante mais devrait se calmer.»

Lui, toutefois, malgré les douces mises en garde de sa compagne, ne se calme pas. Feu roulant d'opinions, son journal lui sert en fait de tribune libre pour se prononcer sur le scandale des prêtres pédophiles («sinistres brebis noires protégées par des évêques idiots») mais aussi «tous ces bons curés dévoués», malheureusement «éclaboussés par toute cette merde étalée enfin», contre l'anglais en première année, pour des classes séparées dans des écoles mixtes et — est-ce un premier symptôme de gâtisme? — sur la qualité de notre langue, qui

ferait pitié comparativement à celle des Français.

La Mort proche, c'est aussi un peu d'intimité familiale (son amour des siens), des aveux sur son ignorance de la musique dite sérieuse, qui lui est un chagrin, sur sa peur de la douleur physique et sur un projet de «premier roman d'ordre disons un peu philosophique» parce que, oui, l'échéance approche: «Il me reste peu de temps maintenant. Ne plus publier des histoires ordinaires. Ambition? Estimation de soi inflationniste? Ça se peut. J'ai le droit de croire que je peux laisser un ouvrage qui aurait du sens, qui aurait le pouvoir de faire réfléchir.»

Le coloriste en Jasmin insisté un peu trop sur les descriptions de paysage; le conteur, pourtant si efficace ailleurs, sur les ennuyeux récits de rêves abracadabrants; et le commentateur pressé débaptise trop souvent les personnalités qui apparaissent sous sa plume: Jean-Claude Turcotte est amputé de son Jean, l'acteur américain Nicolas Cage devient John (ah! le bétien en musique dite sérieuse!) et Henry Kissinger devient Harry. Ohé, y a-t-il un éditeur à Trois-Pistoles?

Ce sont là, toutefois, des détails que le souffle et la générosité du diariste à la curiosité tous azimuts font oublier. Claude Jasmin, un écrivain entier qui ne craint pas de se mouiller allègrement, quitte à s'amender par la suite si besoin est, n'a pas d'équivalent dans l'univers des lettres québécoises, et c'est la raison pour laquelle il est si nécessaire. *La Mort proche*, une fois de plus, en témoigne.

louiscornellier@parroinfo.net

LA MORT PROCHE

JOURNAL - SEPTEMBRE
À DÉCEMBRE 2002

Claude Jasmin
Éditions Trois-Pistoles
Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, 2004, 360 pages



Dessin de Claude Jasmin.



LE TREIZIÈME SIGNE
ROMAN HISTORIQUE



Les tribulations d'un jeune Canadien français témoin de complots politiques entourant la mort de Louis Riel et l'accession au pouvoir des libéraux de Wilfrid Laurier.

LES ÉDITIONS VARIA 184 pages • 19,95 \$
WWW.VARIA.COM

SUZANNE HARNOIS



Y a-t-il une histoire de la littérature belge ?

PARTICIPANTS

JEAN-PIERRE BERTRAND
Université de Liège

MICHEL BIRON
Université McGill

RAINIER GRUTMAN
Université d'Ottawa

ANIMATRICE
ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE
Université de Montréal

Mercredi 17 mars à 19 heures
Réservation obligatoire :
739-3639

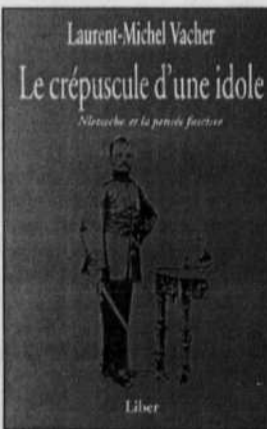
Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Liber

Laurent-Michel Vacher

Le crépuscule d'une idole
Nietzsche et la pensée fasciste



112 pages, 15 dollars

FÉLICITATIONS AUX AUTEURS EN LICE POUR LE PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC 2004

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com



DAVID HOMEL
L'Analyste

« David Homel raconté avec la plume incisive qu'on lui connaît une histoire agréable à lire dans laquelle on retrouve aussi un brin de suspense. Ses passages très prenants, tragiques et même quasi-comiques où Belgrade est décrite avec un exceptionnel souci de détail en font un remarquable roman. »

» Johanne Vadeboncoeur,
Librairie Carmel-Morin (Trois-Pistoles)



SIRI HUSTVEDT
Tout ce que j'aimais

« Siri Hustvedt nous décrit avec bonheur, délicatesse et intelligence la vie de deux familles, leurs questionnements sur le travail de création, l'art, la famille, l'amour, l'amitié, le bonheur et la liberté. C'est pour moi le roman idéal, un style d'écriture raffiné et fluide, une histoire très romanesque, des personnages attachants et un milieu passionnant. »

» Françoise Careil,
Librairie du Square (Montréal)



AKI SHIMAZAKI
Wasurenagusa

Magnifique roman poétique dans lequel les émotions l'emportent sur le récit, guidant le lecteur vers la vérité. Celle-ci percera le jeu des apparences et émergera enfin de l'amour. L'effet de miroir, surtout à la toute fin, subjugué et le secret, doucement, est conté. *Wasurenagusa* possède toutes les qualités d'une grande tragédie, le caractère fatal en moins.

» Stéphanie Perrault,
Librairie René Martin (Joliette)



LISE TREMBLAY
La héronnière

« Rares sont les écrivains qui, comme le fait avec beaucoup de talent Lise Tremblay, ont approché la réalité avec autant d'acuité. Sensible à l'apparente simplicité de l'existence, elle nous livre ici les chroniques d'un monde dissonant, ébranlé par l'ombre que les personnages portent en eux. En nous permettant d'entrevoir l'envers de leur vie, Lise Tremblay nous laisse, face à ce que la réalité a de plus étrange, son extrême banalité. »

» Yvon Lachance, Librairie Olivier (Montréal)

BLOC-NOTES

Aveu d'impuissance

C'est l'histoire du gars à qui Radio-Canada avait offert en 1998 des funérailles nationales de première classe. En indiquant la sortie à Bernard Derome après 28 ans de bons et loyaux services à la barre du *Téléjournal*, la boîte avait mis le paquet. Plutôt qu'une montre en or, elle lui avait servi ce soir-là un florilège de ses bons et de ses moins bons coups, bien cuits au petit écran. On y entendait ses célèbres «si la tendance du vote se maintient» scellant le sort d'élections ou d'un référendum pour un Québec suspendu à ses lèvres.

En guise de cadeau de départ, défilaient devant nous les visages réussis de Bernard Derome: le jeune, mignon et fringant avec tous ses cheveux, sacré plus bel homme du Québec. Puis l'homme en route vers l'âge mur, la voix toujours grave, mais de plus en plus posée au fil des ans. Version jeune, version senior, une constante: tous ces Bernard Derome se révélant capables d'annoncer les pires calamités en gardant leur côté cool: par ici la loi des mesures de guerre d'octobre 1970; par là les deux référendums perdus. Des témoignages se succédaient pour l'encenser. C'était à se demander pourquoi la direction le tassait dans le coin, mais bon! Il y avait un vent de changement. On a suivi.

Le cardinal des ondes avait si longtemps officié au petit écran que les spectateurs enterraient leur jeunesse en croyant lui faire leurs adieux. Sa retraite du *Téléjournal* devenait un événement collectif. Tous unis dans le chœur des pleureuses pour la fin d'une époque.

Le lendemain du grand party, une fois les confettis ramassés, le jubilaire dut apprendre à vivre sur une



Odile Tremblay

tribune moins prestigieuse. Place au sang neuf! Tasse-toi, mon oncle! On balaie le plancher. Depuis le temps que Stéphane Bureau trépinait pour occuper tout l'espace, on n'a soudain vu que lui. Sauf que le jeune loup ne faisait pas dans la durée, alors il s'est vite tanné. Quand Gilles Gougeon a été poussé sur cette chaise-là, il faisait peine à voir. Un homme si bien, mais mal encadré, mal aligné. Mal à l'aise, point. Et nous avec.

Ce job est un tue-monde. Entendons-nous là-dessus. Au fait, seul Derome a représenté une certaine permanence sur le siège en question. Derome, ben oui! Derome! Suffisait d'y penser. Classique et indémodable comme le jean et la petite robe noire de Chanel, le sceau de qualité imprimé sur le front.

Son retour fait penser un peu à ces infirmières mises à la retraite puis rappelées par leurs employeurs quelques années plus tard. Dring! Dring!

— Euh! On s'ennuie de vos compétences. Les réformes n'ont rien donné. Vous ne reprendriez pas du

service un bout de temps, en attendant qu'une idée neuve surgisse dans notre tête?

Et ces dames, dociles, ravies, réendossent leurs tuniques blanches. Revanche des baby-boomers qui, faute de s'être préparé une relève, reviennent après un faux départ. Doux sentiment que celui de constituer un rouage indispensable dans une machine qui en broie tant d'autres.

On a beau dire, on a beau croire, rien n'est moins facile que de communiquer des nouvelles dans un micro. Ça commande un je-ne-sais-quoi de rassurant dans l'allure qui n'infatigable pas trop le spectateur tout en le prenant quand même par la main. Des éléments inquantifiables, difficiles à énumérer dans un CV. Appelons ça un art. Peut-on le rajouter, cet art-là? Jusqu'à maintenant, Radio-Canada n'a guère trouvé la formule magique pour ravoguer son bulletin tout en gardant son ton sérieux et son standing. En tout cas, à coups de virages le pied sur le frein, elle a convaincu son public que ça ne servait plus à rien d'essayer. Et c'est sans doute ça le pire.

Ils ont semblé si nébuleux, ses projets de réforme en information: trois doigts de convivialité, mais sans la vraie familiarité. Même les capsules d'humour prévues par Stéphane Bureau durant *Le Téléjournal* n'ont pas été retenues à l'époque par la direction. Tièdes virages. Du vieux avec du neuf. Du neuf avec du vieux. Et changez votre compagnie.

Derome, c'est un choix conservateur, honorable, tout ce qu'on voudrait, mais surtout un aveu d'impuissance et un constat d'échec. Plus question de prendre le moindre risque, même pas en recrutant

un chef d'antenne dans la cour des femmes. Les femmes, ça ne fait guère sérieux, tout le monde sait ça. Alors, Pascale Nadeau, Céline Galipeau, Michaël Jean et les autres, rongez votre frein, mesdames. La révolution peut attendre.

On regarde depuis si longtemps la télé nationale tâtonner à la recherche d'un visage en information capable de séduire la volage cote d'écoute que ses pas en arrière, ses peurs, ses fausses audaces finissent par irriter le client.

Radio-Canada a pourtant traqué l'originalité du côté des téléromans, osé prendre une cuite dans la cuisine crasseuse des Bougon, exploré des mondes parallèles à travers *La Grande Ourse*, remis en question l'héritage des baby-boomers dans *Smash*. Et ça s'est plutôt bien passé. *Le Téléjournal*, c'est l'os sur lequel elle bute.

Peut-être, comme l'estime Bernard Derome, qu'une chaîne qui se pique de distinction ne peut réinventer la roue à l'heure solennelle du bulletin de nouvelles. Peut-être qu'il n'y a pas mille façons de dire qu'un kamikaze s'est fait exploser à Tel-Aviv ou que les amis des libéraux se sont graissés la patte avec les commandites. Mais sur le mode classique ou sur le ton familier, des femmes peuvent préférer tout ça, au lieu de faire antichambre année après année devant le salon du chef d'antenne. Bernard Derome a fait ses preuves, entendons-nous là-dessus, mais Radio-Canada a-t-il prévu une vie après lui, avec une vision de relance et des visages de dauphins, dauphines? Un doute nous assaille...

otremblay@ledevoir.com

ESSAIS



Illustration de première de couverture du livre de Gilles Bibeau, *Le Québec transgénétique*.

Le Québec à l'heure du transgénétique

FABIEN DEGLISE
LE DEVOIR

C'est un monde idéal. Un monde où les champs offrent aux plus démunis du globe des tonnes de céréales modifiées en laboratoire pour pallier leurs carences en vitamines. Un monde où les nouveaux traitements guidés par le décodage du génome viennent à bout des maladies les plus viles et, pourquoi pas, de l'inéluctable fuite du temps. Un monde de plus en plus éclairé par des «blouses blanches» qui claironnent depuis des années un avenir radieux pour l'humanité. Et tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ou presque. En effet, cette image, qui imprègne lentement les esprits de notre époque — tout comme les programmes d'aide gouvernementale provinciaux et fédéraux —, pourrait bien être d'épinal. Ou, pire, la pointe d'un iceberg religieux qui, en remplacement d'une autre religion plus ancienne et plus obscurantiste, vient désormais faire peser une véritable menace sur notre époque et sur nos libertés, voire sur nos vies. Et ce, dans la plus grande indifférence de tous.

Bienvenue dans *Le Québec transgénétique* (Boréal), de l'anthropologue médical Gilles Bibeau. C'est un Québec qui voue un culte sans faille à la génétique et à ses nombreux dérivés, qui vit au rythme du génocentrisme et qui, au lieu de se poser des questions pour mieux comprendre les risques de dérive qui le menacent, semble plutôt en redemander.

A tort. «Car aujourd'hui, l'éthique en matière de génétique est parasitée par une rhétorique simpliste et surtout la proximité de la bio-industrie, qui en dit long sur l'histoire contemporaine des sciences», commente l'auteur, joint plus tôt par téléphone cette semaine. «Le pouvoir politique et l'argent pénètrent à l'intérieur des laboratoires et c'est très inquiétant. En effet, après s'être battus pour ne pas faire imposer des façons de faire par l'Église ou même l'État, la science semble maintenant se construire de nouvelles ornieres. Et il faut trouver des moyens de se protéger de ces carcans qu'impose le marché.»

L'urgence est à la porte des laboratoires et même sur le seuil de nos foyers, à en croire l'étude exhaustive et hautement théorique de ce professeur d'anthropologie

qui, en quelque 500 pages, brosse un portrait sans compromis de l'industrie des gènes au Québec. Et les fiers représentants d'une pensée unique qui, bon an, mal an, participent à la construction du «génomythe» québécois ne risquent pas d'apprécier l'exercice.

Une étrange mécanique
En effet, avec la méticulosité du socioanthropologue médical, Bibeau tente de mettre à nu l'étrange mécanique de l'univers de la génoprotéonomique, un univers où l'argent des contribuables permet à des entreprises québécoises aux ramifications internationales d'imposer les règles d'un jeu inquiétant où l'identité génétique du Québec et les libertés individuelles pourraient bien s'effriter. Et tout dans un ballet politico-économique qui impose au passage «une reconfiguration majeure des universités québécoises», écrit-il, et qui, selon lui, simplifie dangereusement une complexité dans le but de faciliter son acceptation!

Le constat est criant. Contrairement aux débats de société sur la délicate question des gènes, qui mériteraient d'être alimentés par d'autres acteurs que les experts et les spécialistes qui, estime-t-il, «sont souvent mis à l'avant-scène». Sans grande distance critique, d'ailleurs.

Et pourtant. De Cart@gène, ce projet de cartographie des gènes québécois, à la constitution ici et là de biobanques — des bibliothèques de produits sanguins et autres liquides humains pour fins d'analyse —, les questions éthiques se pointent en rafale au portillon, croit le chercheur, qui rêve de voir «des organismes indépendants [...] examiner [...] le caractère idéologique et militant de certains protocoles de recherche», écrit-il.

L'avancement d'une société doit passer par là, croit-il. A moins que la science, dans son élan, ne finisse par découvrir un jour que la faiblesse des débats entourant le transgénétique — et autres sujets dans l'air du temps — ne soit justement imputable à un gène manquant...

LE QUÉBEC TRANSGÉNIQUE

Gilles Bibeau
Boréal
Montréal, 2004, 454 pages

PITIÉ POUR LES FEMMES!

Jamil
Disques Leïla (Sélect)

Huit ans après avoir tenté le coup sous le couvert du pseudo Pépé Inc. (un album intitulé *Greatest Hits*, en toute ironie), voilà que Jamil — notre cher Jamil! — fait enfin le chanteur sous son propre nom. Il y a de quoi se réjouir. D'abord parce que les chouettes chansons de ce deuxième disque déguisé en premier lui ressemblent plus que jamais (même si elles doivent une traite ou deux aux Brassens, Perret, Ferrer et consorts), c'est-à-dire qu'elles sont aussi foncièrement sympathiques qu'un brin baveuses, aussi pudiquement tendres que jouissivement sexées. Et puis parce que Jamil, quand même, c'est la famille.

Jamil Azaoui, il faut bien le dire, est depuis presque vingt ans l'un des personnages les plus truculents et les plus craquants de notre faune médiatique: relationniste de presse, animateur de radio, patron d'une petite compagnie de disques, programmateur de salles, organisateur de festival, gérant d'artistes, il a tout fait, et il a tout fait à sa manière de Québécois d'origine franco-marocaine pas génée et pas coincé. Formidable pusher de talent pur (sans lui on n'aurait jamais connu une Anne-Marie Gélinas, par exemple, et les Dan Bigras, Isabelle Boulay et Luce Dufault auraient trimé encore plus dur), Jamil est du genre convaincant et convaincu. Avec accent tonique sur le cul. Son stock de farces cochonnes, ajouterai-je pour compléter le portrait, est inépuisable.

Mardi dernier, au Petit Medley, la première véritable première montréalaise à vie de Jamil était du même bon bouillon. C'était sans doute là le meilleur contexte possible pour découvrir le nouvel album. *Pitié pour les femmes!*, constatait-on entre deux fous rires et quelques pincements au cœur, est un gros lot de sentiments vrais, un foisonnement de mots savoureux, des sécrétions qui giclent partout, des couilles grosses comme ça, et tellement d'odeurs qu'on se sent vivre.

Citons le *pète au lit*, tiens, pour le plaisir délicat de la chose (imaginez ça sur fond de guitare folk-blues): «Maintenant je pète au lit avec elle... / C'est la confiance qui s'installe / La vraie nature qu'on déballe / Ya pas matière à scandale / On est au règne animal / On lève les draps et on rit / C'est les odeurs de la vie... » Impossible de ne pas révéler au moins en partie *Les Glands*, pour la bonne bouche: «Les glands / Droits et fiers, et bien tendus / Grands ou petits ou bien tordus / Le col sans plis, le poil tordu / Zont tous la raie au milieu du cul.» Finissons l'échantillonnage par un couplet de *C'est pas moi ça*, qui résume assez bien l'approche volontaire du zig: «Moi j'emmerde-rais tous les soirs / Pour faire l'amour dans tous les placards / J'te collerai comme un p'tit panda / Tu s'ras inquiète quand j'te frai pas.» Le reste est dans le même registre, avec quelques saines colères en sus (*Fuck, faut qu'tu changes*).

Les odeurs et les p'tits bonheurs ayant la commune propriété de se propager, Jamil n'en restera pas là: non seulement répètera-t-il ses saluaires cochonnetés samedi au Petit Medley, mais il en répandra la province entière dans les semaines qui viennent, de Rouyn à Rimouski. Tournée à compte d'auteur, comme l'album. C'est ce qu'il y a d'admirable chez Jamil: quand il bande, Fernande, il bande.

Sylvain Cormier

VITRINE DU DISQUE

Grosses comme ça!



provient d'une fille d'officier de marine qui a découvert la musique country à l'adolescence, on lève son chapeau. Ses racines, c'est elle qui les a plantées. Et tout l'arbre est magnifique.
S. C.

JAZZ
SIMPLE TRUTHS
The Holmes Brothers
Étiquette Alligator

PIECES OF THE SKY (1975)
ELITE HOTEL (1975)
LUXURY LINER (1976)
QUARTER MOON IN A TENCENT TOWN (1978)
BLUE KENTUCKY GIRL (1979)
Emmylou Harris
Warner Bros. / Reprise / Rhino (Warner)

Alors que la splendide *Stumble Into Grace* — l'un des plus gratifiants albums de musique de racines des dernières années — reconduit l'élégantissime et incomparable Emmylou Harris au trône de la musique country-folk-pop hors Nashville, les maîtres es archives de l'étiquette Rhino entreprennent de revisiter le catalogue de la grande dame: initiative plus que bienvenue. L'amateur le moins éclairé avait entendu parler de ces années fastes (la seconde moitié des années 70) où elle enregistrait avec son fameux Hot Band, groupe constitué de quelques accompagnateurs d'Elvis (le guitariste James Burton, le pianiste Glenn D. Hardin), quelques hors-la-loi du country (le violoniste-mandoliniste Ricky Scaggs, le singer-songwriter Rodney Crowell) et nombre d'autres instrumentistes méconnus (le guitariste Albert Lee, Hank DeVito à la pedal steel, etc.), mais on connaissait peu la matière même. En vérité, on connaissait surtout d'elle la légendaire — et brève — période du début des années 70 avec feu Gram Parsons, et tout ce qui suivit sa percée rock des années 90, déclenchée par l'album *Wrecking Ball* produit par Daniel Lanois.

Pour qui n'avait pas les vinyles — la majorité d'entre nous —, pour qui comme moi n'avait pas été plus loin en ce temps-là que chez Linda Ronstadt et les Eagles, voilà donc de quoi se chauffer le Hot Band: rockabilly dans le tapis (*Luxury Liner*), bluegrass pur et dur (*California Cottonfields*), honky-tonk du samedi soir (*Bottle Let Me Down*), reprises peu baignées de mandoline et de pedal steel (*Save The Last Dance For Me, For No One*), duos à profusion (Emmylou a toujours aimé chanter avec d'autres, et personne ne lui a jamais dit non, pas plus Don Everly que Willie Nelson). On obtient vraiment beaucoup d'un coup, pour ainsi dire l'intégrale d'Emmylou avec le Hot Band: cinq pleins albums, avec deux titres inédits chacun en supplément, et cinq livrets qui sont autant de chapitres d'un véritable essai. C'est beaucoup, mais ce n'est certainement pas trop. J'ai cherché, cherché depuis une semaine: rien n'est à jeter. Tout est bon. Emmylou Harris, c'est la constance dans l'excellence. Voix d'ange, beauté indécible, crédibilité absolue. Au contraire de ses amies Dolly Parton ou Linda Ronstadt, jamais on ne dénote la moindre faute de goût, jamais ne commet-elle le moindre dérapage malheureux. Un parcours parfait. Quand on pense que tout ça

downtempo, jazz et bossa nova à des temps prévisibles, tout en espérant que cette autre œuvre des artisans d'Hotel Costes et de Paris Lounge — deux concepts tout aussi essouffés — n'aille pas plus loin.
Fabien Deglise

POP
HOMME FATALE
Count Indigo
(Fusion III)

Ce n'est pas nouveau, mais c'est franchement dans l'esprit de l'époque: donner de nouvelles lettres de noblesse à la musique pop en lui accolant des sonorités bizarres. De Cornelle à Ariane Moffatt en passant par Marc Dery, les exemples courent désormais les rues d'ici... et d'ailleurs aussi, se dit-on en sommant dans «la pureté morbide de l'électronique» proposé aujourd'hui par le Français Count Indigo. Le concept, séduisant pour un banlieusard soucieux de surfer, cinq ans plus tard, sur les tendances urbaines, fait sourire. Même s'il semble avoir fait succombé tout un pan de l'industrie. Le résultat, lui, sonne un peu comme les premiers albums du britannique Seal — qu'il faut désormais qualifier de visionnaire —, que Roxy Music, Human League, Scott Walker, Jay Jay Johanson ou Craig Armstrong viennent parfois, malgré eux, inspirer. C'est pop, électro, prévisible, agréable au toucher et, comme une bonne soupe sans morceaux, ça se digère plutôt bien tout en chatouillant le palais.
F. D.

CLASSIQUE

BEETHOVEN-KUERTI
Sonates pour piano op. 109, 110 et 111. Anton Kuerti (piano).
Analekta FL 2 3182.

On attendait ce nouvel enregistrement des dernières sonates de Beethoven par Anton Kuerti, qui les joue fréquemment en concert et a sans doute évolué dans sa vision depuis l'intégrale parue également chez Analekta. Cette dernière était largement handicapée par une prise de son assez glauque. Pas de problème technique ici: le piano est bien réglé, sauf dans l'extrême aigu (Cf. 2^e mouvement de l'Opus 109 ou 1^{er} de l'Opus 110), et capté dans toute sa splendeur. Le problème, fort inattendu, vient cette fois de l'approche musicale du pianiste.

À l'image de la papesse du piano bachien, Rosalyn Tureck, Anton Kuerti adopte une démarche didactique et cherche à décortiquer ces sonates. Comme avec Tureck dans Bach, le résultat prête parfois à sourire, beaucoup à s'ennuyer et parfois à s'éblouir. Hélas, l'ennui ou l'agacement sont plus fréquents que l'éblouissement. La *Sonate op. 109* est un parfait exemple de ce discours déconstruit et alambiqué qui oublie d'aller à l'essentiel: l'inéluctable flux beethovenien. Oui, certes, le 3^e mouvement contient des moments merveilleux, mais dans un canevas surchargé d'intentions qui disloque la musique. Chaque note des trois sonates semble préméditée et soulignée, comme «accouchée». L'ensemble demande à l'auditeur une singulière patience, sauf à apprécier pareille trituration. Pour ma part, malgré plusieurs écoutes, je suis resté complètement en dehors et suis retourné, avec un «ouf» de soulagement, à Solomon (EM), Kovacevich (EM), Gulda (Decca et Amadeo) et Brendel (3^e version, Philips).

Christophe Huss

ELECTRO

SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS CAFÉ IV
Artistes variés
(Fusion III)

Et de quatre. Le monde de la musique électro est ainsi fait. Après le volume I, le II et le III, voici que les créateurs de *Saint-Germain-des-Près Café* récidivent avec la suite de ce programme très populaire et très de son temps consacré à l'électro-jazz. Et les amateurs de ce nu-jazz plutôt *frenchy* qui réchauffe les soupers de bobos sur le Plateau ne peuvent que s'en réjouir. Sans pour autant s'attendre à être surpris. C'est que sous le couvert de la nouveauté, ce chapitre 4 ne déroge justement pas au principe de séries qui consiste, dans le monde de l'électro, à faire passer le redondant pour novateur. Sans succès ici, ou le *Naturally* de Slow Train ainsi que les compositions du Metropolitan Jazz Affair, de Kruder & Dorfmeister (High Noon) ou de Matthew Herbert peinent à créer un tout rafraîchissant. Le collectionneur risque toutefois de se laisser séduire par cet ensemble disparate qui conjugue